UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01740563 0

C^TE M. TYSZKIEWICZ

# LA LITTÉRATURE UKRAINIENNE

(D'APRÈS M. SERGE EFREMOV,
M^ME O. EFIMENKO, LE PROF. M. HROUCHEVSKY
ET D'AUTRES ÉCRIVAINS UKRAINIENS.)

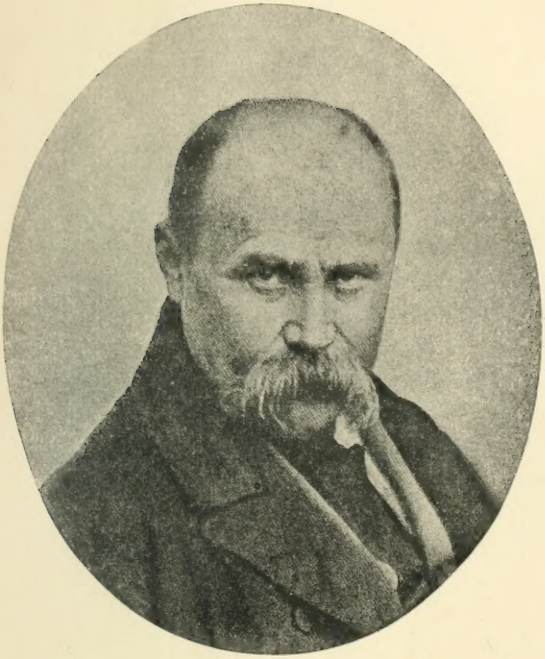
*AVEC DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS*

BERNE
IMPRIMERIE R. SUTER & C^IE
1919

Ces pages ont paru dans *L'Ukraine* (1916 et 1917).

LU.H
T9949ky

689962
17.12.58



T. CHEVTCHENKO

3

# I.

*La Ruthénie. — Kiev, centre de culture (du IX^e au XIII^e siècle). — Influences étrangères. La langue officielle est d'origine bulgare. Ses monuments: Evangiles, chronique historiques, légendes, apocryphes, romans, poème épique (la campagne d'Igor). — Les chants historiques remontant à la même époque sont la source de la poésie nationale ukrainienne.*

---

Placé sur les confins de l'Europe et de l'Asie, l'Etat de Kiev était puissant. L'historien polonais Lelewel dit qu'au IXe siècle la Pologne n'était connue qu'autant que la route qui la traversait menait en Ruthénie.

Kiev, riche centre de commerce, était aussi un centre de culture. La dynastie et l'organisation militaire étaient scandinaves (russo-varègues), donc européennes et proches des mêmes organisations en Suède, Normandie, Angleterre, Sicile, au point que nous avons vu des historiens scandinaves raconter les exploits des Russo-Varègues devant Constantinople comme des faits historiques se ratta-

chant à leur patrie. Mais le puissant Etat de Kiev avait embrassé aussi, avec la religion orthodoxe, la culture byzantine. Des influences touraniennes, khosares, bulgares, venaient réagir sur les nombreuses races slaves qui le formaient. La langue officielle, celle de l'église, était le bulgare, appelé vieux slavon ou slavon d'église, introduit par saint Cyrille dans le monde slave orthodoxe, et qui devait avoir une influence prépondérante sur la formation des langues écrites, russe et ruthène. Cette langue ruthène primitive, imprégnée de bulgare, devenait incompréhensible pour le peuple. D'ailleurs, les monuments importants qu'elle nous a laissés ne nous sont parvenus que par des copies, et ne nous en donnent pas une idée assez nette. Ils sont toutefois remarquables et quoique la langue en soit assez différente de la langue ukrainienne moderne, ils appartiennent à l'Ukraine non seulement par les sujets qu'ils traitent, mais surtout par la mentalité et le caractère national nettement accusés de leur auteur.

Ce sont, dans le domaine de l'histoire, les chroniques, et notamment celle dite de Nestor du XIIe siècle, celle de Kiev (elle finit en 1201) et celle de Galicie-Volhynie (qui finit à l'année 1292), qui la continue. C'est un merveilleux assemblage de légendes et de faits historiques, racontés avec une naïveté, une vivacité charmante dans la première, un soin

d'exactitude plus grand dans la seconde, un sentiment plastique et une remarquable poésie dans la chronique galicienne-volhynienne. Leur caractère national est indiscutable, elles «sentent la steppe» comme s'exprime le savant russe Veselovsky. «Elles expriment le caractère de toute une autre population, d'une autre nature», dit l'historien Solovioff en les comparant aux chroniques grand-russiennes.

Rien de plus naïf et de plus caractéristique que la légende de l'apostolat de saint André raconté par Nestor. Le saint apôtre après avoir planté la croix sur une des belles montagnes de Kiev, remonte le Dnieper et va jusqu'à Novgorod pour aller chez les Varègues «et à Rome», où il raconte à ses auditeurs étonnés la manière dont se baignent les habitants grands-russiens de Novgorod. Le bain de vapeur «à la russe» remplit d'étonnement l'apôtre ou plutôt son chroniqueur ruthène, car ce genre de bain est totalement inconnu en Ukraine.

Sans nous attarder sur les œuvres de littérature purement religieuses, comme d'abord le célèbre évangile d'Ostromir (1056—1057) et celui du monastère de Souprasl (XIe siècle), nous trouvons déjà à cette époque des livres de sciences : «le Physiologue», de cosmographie et de géographie ; «la Topographie chrétienne» très fantastique, cela se comprend, toute une littérature «d'apocryphes» ou de

commentaires ou légendes plus ou moins bibliques, où se reflètent les doctrines de nombreuses sectes qui nous venaient de Byzance comme de l'occident (par exemple celles des Albigeois, Cathares ou Vaudois) dont l'index se trouve dans «l'Izbornik» ou almanach de Sviatoslav (1075) et dont l'influence est visible encore dans notre littérature populaire actuelle. Nous avons tout un cycle de romans traduits du grec «l'Alexandria» du pseudo Calysthène, «la guerre de Troie», le royaume des Indes», etc. Enfin le remarquable voyage en Terre Sainte, au moment même des Croisades, de Daniel «ihoumène de la terre ruthène» (1093—1113), qui alla demander à Baudouin, roi de Jérusalem, la permission de placer, au nom de la terre ruthène, un cierge sur le tombeau du Christ.

Mais l'œuvre littéraire la plus célèbre de cette époque et en même temps son admirable poème épique, c'est la chanson de la campagne d'Igor» qui rappelle la célèbre chanson de Roland. C'est l'histoire d'une campagne d'un prince ruthène contre les Polovtsy, une des tribus non slaves qui menaçaient alors l'Ukraine du côté de l'Orient.

Ce poème est certainement l'œuvre d'un grand poète. Ses tableaux sont superbes et sa langue archaïque garde une force, une saveur incomparable, bien que nous n'en connais-

sions qu'une copie russe du XVIIIe siècle, probablement assez défectueuse.

Il est cependant un cycle de poésies épiques datant de la même époque, qui nous sont parvenues dans toute leur fraîcheur et leur beauté, et nous offrent les monuments les plus purs de la poésie héroïque du peuple ruthène. Ce sont les chants historiques du IXe au XIIIe siècle, que nous connaissons par l'édition des professeurs Dragomanoff et Antonovitch. Nous y voyons revivre, surtout dans les noëls (Kolady), les Kniazes scandinaves et leurs compagnons (droujiny), le héros populaire Ivanko, allant assiéger Constantinople (le Tsaryhrad) et se faire donner comme butin la plus belle fille de la ville, c'est le duel du même Ivanko avec le tsar turc ou touranian (Toursky tsar), qui, malgré ce titre comparativement beaucoup plus récent, se rattache à l'époque scandinave. C'est le mariage d'un « Kniaz », ses batailles, le partage du butin avec ses compagnons, la vie même de ces ancêtres de nos princes, de nos chevaliers, de nos cosaques, de notre peuple tout entier, et nous la voyons revivre dans la langue la plus belle, la plus pure, la plus parfaite que notre poésie connaisse.

Les chants héroïques de l'Ukraine que nous voyons se continuer jusqu'au XVIIIe siècle sous le nom de «Doumys» et que nous ne pouvons comparer en beauté qu'à ceux de la

Serbie et que nulle autre nation slave ne possède, sont les sources les plus anciennes commes les plus pures de notre poésie nationale. C'est vers elles que se sont tournés nos plus grands poètes modernes, comme Schevtchenko, qui rappelle le mieux parmi eux, les bardes inconnus de notre admirable épopée héroïque.

---

# II.

*L'invasion tartare. — Elle repousse l'Ukraine vers l'Europe et Moscou vers l'Asie. — La culture ruthène triomphe en Lithuanie (1340—1696). — Premier livre ruthène imprimé (1496). Les ducs d'Ostrog. — Délaissée par ses grands au XVII^e siècle, la culture ruthène trouve des défenseurs dans le clergé, les confréries et les cosaques. — Polémistes religieux. — Le moine patriote Ivan Wyschensky.*

---

C'est au XIIIe siècle (1224—1240) avec l'effroyable invasion tartare, que s'ouvre une nouvelle époque pour notre littérature comme pour notre histoire. La catastrophe fut telle qu'il se trouva des écrivains russes, comme le panslaviste Pogodine qui établit toute une théorie ethnographique, basée sur cet événement capital, pour s'expliquer l'abîme qui sépare la Russie de la Ruthénie. Selon lui les Russes actuels (Moscovites) seraient les descendants des Ruthènes primitifs qui auraient fui l'invasion dans les forêts finnoises, et les Ukrainiens seraient une race nouvelle, polonaise, descendue des Carpathes pour les remplacer. Cette théorie a été combattue et réfutée par Maximovitch et Antonowicz.

En réalité l'invasion des Tartares qui eut une si grande influence sur le sort politique de

notre pays en permettant la formation sous son protectorat de l'Etat moscovite et en nous livrant complètement à l'influence européenne, ne détruisit nullement notre ancienne culture. En se retranchant autour de Moscou, elle la livrait à quatre siècles de culture asiatique, mais elle nous rendait à l'Occident, à notre propre culture, que nous commençâmes par imposer au conquérant lithuanien. En chassant les Tartares de notre pays, les princes lithuaniens étaient moins des conquérant que des libérateurs. Comme les Scandinaves qui nous avaient donné leur nom à l'aube de notre histoire, les Lithuaniens devaient se fondre dans la race autochtone. Ce n'est pas la Lithuanie qui a conquis la Ruthénie, c'est le contraire qui a eu lieu. La Lithuanie se ruthénise, prend la langue, la religion, les mœurs et les lois des pays qu'elle arrache à l'invasion tartare. Le Code (Statut) de Lithuanie est écrit en ruthène comme le code de Jaroslav (Ruskaia Pravda) et les Jagellons vont porter jusque sur le trône de Pologne la culture ruthène: dans la cathédrale de Cracovie, où on les couronne et les ensevelit, ils érigent une chapelle ruthène avec des fresques byzantines peintes par nos artistes et avec de longues inscriptions ruthènes.

La langue ruthène est obligatoire dans les tribunaux, les actes officiels et ceux qui émanent de la chancellerie royale jusqu'à l'aube

du XVIIIe siècle. C'est le triomphe de la civilisation ruthène, qui dure depuis Guedymine (1344) jusqu'après l'Union (de Lublin) avec la Pologne (1569) et ne cède tout à fait à l'envahissement polonais qu'au XVIIIe siècle.

La langue archaïque des documents dont nous parlons est toujours sous la domination du vieux slavon, elle se teinte maintenant de polonais et vers le XVIIe siècle de latinisme, mais elle ne perd pas son caractère ruthène. On a prétendu y voir la prédominance du blanc-russien. Nous croyons le contraire. Il est même étonnant que la langue du «Statut» et de «la Métrique» de Lithuanie en soit si peu imprégnée.

Ces documents historiques sont un précieux trésor de la culture ruthène ; nous y voyons toute la vie d'une société, de plusieurs nations qu'unit notre culture, d'une élite formée par les écoles de Padoue, d'Oxford et de Louvain, policée aux cours d'Italie et d'Autriche, docteurs en Sorbonne venant écrire en ruthène à Vilna, à Kiev ou à Leopol (Lemberg).

L'art de l'imprimerie, chassé de Moscou par Ivan le Terrible, devait trouver dans le pays ruthène des protecteurs éclairés. Déjà vers la fin du XVe siècle (en 1491) le premier livre ruthène imprimé, «le Psautier», devait paraître à Cracovie, chez l'imprimeur allemand Schweipolt Fiol par les soins de l'hetman

Constantin duc d'Ostrog,[1]) célèbre guerrier, vainqueur des Russes à Orsza et dont le beau monument funéraire se trouve au monastère de la Lavra de Kiev, soigneusement caché aujourd'hui au yeux des fidèles. Puis vient la Bible de Fr. Skoryna, parue à Prague en 1517, mais dont la langue rappelle plutôt celle de la Ruthénie-Blanche, et les éditions de Zabloudov, sorties d'une imprimerie fondée par l'hetman Chodkiewicz ; enfin la célèbre Bible d'Ostrog (en 1580), imprimée par ordre du duc Constantin II-Wassyl, palatin de Kiev.

Le rôle de ce mécène ruthène, qui s'entoure de savants venus du mont Athos comme de tous les pays orthodoxes, fondateur d'une académie dans l'enceinte même de son château, est connu. Il a été célébré surtout par les écrivains russes orthodoxes, comme défenseur acharné de leur foi. Son rôle politique fut plus effacé et malgré qu'il se permît de maudire en ruthène le roi Sigismond III en plein Sénat, il ne sut pas défendre les intérêts de sa nation au moment de l'Union de 1569. D'autres le firent mieux et partagèrent aussi ses mérites comme protecteurs de la culture. Au XVIe siècle notre pays se couvrit d'imprimeries ; nos seigneurs, comme les ducs de Sluck, possédaient des bibliothèques qui firent l'admiration de l'historien polonais Stryjkowski. Mal-

[1]) En Volhynie.

heureusement cette culture devint de plus en plus étrangère, de moins en moins nationale, et dominante du côté des Lithuaniens et même en Moldavie, elle dut céder sous la pression de la civilisation polonaise.

Mais c'est dans cette lutte, d'abord religieuse et sociale, puis politique et nationale, que devait apparaître une littérature nouvelle, polémique surtout. Délaissée par ses grands, car déjà les fils de Constantin Ostrogski se polonisaient, mais non sans une lutte trop peu connue qui prolongea le rôle politique de l'aristocratie ruthène près d'un siècle encore après l'Union de Lublin, la nation ruthène trouva des défenseurs d'abord dans ses organisations: *les confréries* (Bratstva) dans lesquelles entrèrent les bourgeois comme les nobles, et les *Cosaques,* espèce de confrérie militaire dont le rôle historique devait atteindre la plus grande importance.

Parmi nos polémistes religieux les plus connus de cette époque nous devons citer du côté orthodoxe : Herasime Smotrytzky, recteur de l'Académie d'Ostrog, Bronsky (Filalète), Kopystensky, Melète Smotrytzky, plein de talent et qui passa à l'Union vers la fin de sa vie, plusieurs métropolites comme Petro Mohyla, fils d'un souverain moldave, et Sylvestre Kossow, qui ne voulait pas signer le traité de Péréiaslav avec Moscou, puis Innocent Gisel, Lazare Baranowicz, etc. ; du côté de l'Union : le mé-

tropolite Hippace Potij, Kassien Sakowicz, recteur de l'Académie de Kiev, l'archimandrite Fedor Skumin, etc.

Beaucoup d'entre eux firent paraître des grammaires slavones et grecques, la première à Leopol en 1591, puis celles de Zizani, Berynda, (le Lexique à Kiev 1627) et des œuvres de popularisation scientifique. Dans les deux camps nous remarquons le même patriotisme, le même amour de la gloire passée, une claire conception de la conscience nationale.

Mais le plus éloquent parmi eux fut un pauvre moine Jean Wyschensky du mont Athos ; il nous a laissé une vingtaine de lettres écrites, dans lesquelles il se montre violent démagogue, ardent patriote ou plutôt amoureux inconscient de sa terre et de sa langue, ainsi que de sa foi, comme le pauvre peuple dont il sort, dont il partage les colères, la mentalité, l'amour. C'est avant tout un écrivain du souffle le plus ardent et le plus éloquent. Il se dresse contre les injustices, la corruption et l'opulence des évêques et des grands, contre le roi lui-même qu'il ne craint pas de comparer (un peu légèrement, il faut l'avouer) à Néron et à Nabuchodonosor. Dans l'instruction, il se montre quelquefois l'ennemi de cette culture étrangère qui est venue en somme humilier sa religion antique, reprendre à son pays ses princes et ses grands. Et c'est là qu'il trouve les accents les plus forts et les plus douloureux. Il

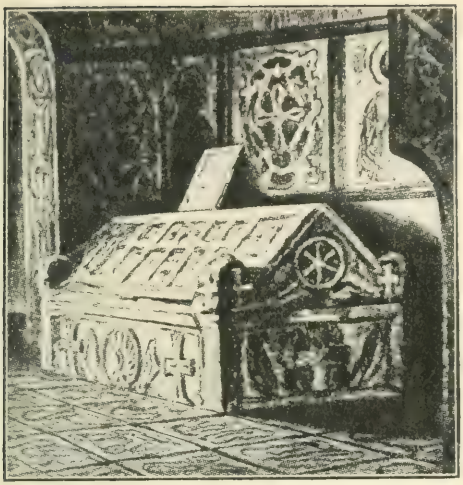
aime «son simple chant ruthène» à l'église, «ces pauvres serfs qui n'ont pas de quoi recouvrir leur misère», ces ouvriers qui ne jouissent pas de droits égaux car ils sont ruthènes, et dans un superbe élan de patriotisme, il maudit ces grands qui délaissent leur foi et leur nationalité, au nom de «cette terre qu'ils foulent de leurs pieds, qui se plaint qui gémit et qui pleure».

---

# III.

*Intermèdes. — Les débuts du théâtre ukrainien (1619). — Mémoires et chroniques. Celles du « Témoin », de Hrebinka, de Velytchko. — Les « Doumys. »*

---



L'Académie de Kiev, fondée en 1632 par le métropolite Petro Mohyla, fut un foyer de lumière non seulement pour l'Ukraine, mais aussi pour tous les pays slaves orthodoxes, et surtout pour Moscou. C'est là que Pierre le Grand vint chercher des réformateurs et des savants, qui malgré tout le côté scolastique de leur science, étaient pour le nouvel empire, un facteur de progrès. Ce furent le célèbre Théophane Prokopowitch (1681—1736), Lopatynsky, Stephane Javorsky et d'autres. Malheureusement, l'activité de l'académie restait malgré

tout en retard et à côté du grand mouvement intellectuel européen. Déjà en 1659 les signataires cosaques du traité de Hadiacz avec la Pologne demandaient le droit de fonder deux universités en Ukraine, convaincus de l'insuffisance de l'académie Mohylianne. Elle devait avec le temps, après avoir imposé son autorité à Moscou, subir elle-même l'influence politique de cette dernière, devenir avec tout le clergé orthodoxe un agent de russification et comme d'un côté en Ukraine polonaise le catholicisme devenait un agent de polonisation, l'orthodoxie devint de l'autre l'auxiliaire du centralisme russificateur. Soumise non sans lutte au patriarcat de Moscou en 1696, l'Eglise ruthène nationale se russifia et russifia à son tour. Renfermée dans les cadres étroits d'un byzantinisme officiel, elle cessa d'être un agent de culture.

Cependant la culture religieuse nous laissait un de ces produits profanes, sorti de l'occident, des «Mystères» du moyen âge, qui faisait revivre dans les écoles religieuses et introduisait dans les «intermèdes» des «tragi-comédies» écrites en polonais ou en slavon, la langue vivante et les mœurs de notre peuple. L'honneur de la première pièce écrite dans ce genre avec intermède en ruthène, qui fut représentée à Kamienetz-Podolsky en 1619, revient à un prêtre catholique, Jacques Hawatowicz (1598—1679). Une seconde, un drame

de la Passion, œuvre d'un moine ruthène Joachim Wolczkowicz, parut à Lemberg en 1631. Mais ce fut dans les «Athènes Ruthènes», comme appelaient Kiev les élèves et les professeurs de son académie, que ce genre fleurit spécialement. Les pièces de Dolhalewsky étaient les plus connues. A ces produits d'un caractère satirique très marqué, vint se joindre toute une série de vers satiriques ou «Psaumes laïques» sur différents événements : «La victoire de Beresteczko» (1661), «Lamentations de la Petite-Russie sur les Polonophiles», «Mazeppa et Palij», «L'introduction du servage en Ukraine» et la «Conversation de la Grande-Russie avec la Petite» [1]) (1762) écrite par Sémène Didovicz, interprète attaché à la chancellerie générale de l'armée cosaque.

L'époque historique que l'Ukraine traversa depuis l'invasion tartare jusqu'à la perte de ses droits politiques sous la domination russe eut ses historiens comme l'époque précédente. Epoque de lutte et de grands mouvements po-

---

[1]) Où la Petite-Russie s'adresse à la Grande en ces termes, témoignant que leur union n'était envisagée que comme dynastique ou personnelle:

«Ne pense pas que tu me sois un maître,
Ton monarque comme le mien est notre mutuel souve-
[rain,
Notre différence se voit dans les noms qu'on nous donne
Tu es Grande, je suis Petite, — nous vivons dans des pays
Nous sommes égales....» [voisins,

pulaires, où l'idée nationale fut d'abord représentée par le clergé et l'aristocratie, puis s'incarna dans l'organisation cosaque. Sous la dynastie lithuanienne et plus tard, nous voyons de nombreuses chroniques ; celles de Lvov (Lemberg), de Kiev, de la Ruthéno-Lithuanie (au XVe siècle), au XVIIe siècle des mémoires (de Samuel Zorka, secrétaire de Chmielnicki, de Jévlaszewsky, de Khanenko, de Markowytch, et d'autres), enfin les chroniques cosaques, dont celles du «Samovydetz» (1670—1701), un anonyme signant «un témoin», Hrabianka (1710), Velytchko (1690 jusqu'à 1728).

La chronique du «Témoin» se rapproche beaucoup dans sa langue de la langue populaire, malgré que la mentalité de son auteur soit celle d'un «schlachtytch» ou noble ukrainien de son temps, «un bourgeois», dirait-on aujourd'hui. Son hostilité envers la démocratie cosaque et son indifférence envers les masses populaires en font foi. Ses détracteurs politiques actuels lui reconnaissent cependant une grande objectivité dans ses jugements.

Hrehor Hrebinka ou Grabianko (1737), d'après la prononciation polonaise, important dignitaire cosaque et compagnon d'infortune de l'hetman Pavlo Poloubotok dans sa prison de St-Pétersbourg, nous a laissé une histoire des guerres cosaques sous Chmielnicki, écrite dans un style ampoulé et sans valeur littéraire. Bien

différente est la Chronique de Velytchko, le plus intéressant de ces chroniqueurs cosaques, d'une valeur littéraire absolue et d'un grand patriotisme. C'est avec émotion que nous relisons dans son «Introduction» ces lignes, redevenues d'une réalité si triste aujourd'hui :

«En traversant l'Ukraine petite-russienne, de l'autre côté du Dnieper, la Volhynie, le duché ruthène jusqu'à Lvov (Leopol), Zamost, Brody et plus loin, j'ai vu de nombreuses villes et des châteaux vides et déserts, des fortifications (terrassements), élevées autrefois par la main de l'homme, hautes comme des collines et des montagnes, et qui ne sont habitées que par des bêtes féroces. Quant aux murailles (villes), comme j'en ai vu à Konstantynov, à Berdytchev, à Zbaraz, à Sokal, que nous avions rencontrées dans notre campagne militaire, les unes étaient presque vides, les autres désertes, détruites, rasées jusqu'à terre, suintant la pourriture, couvertes d'une végétation inutile et où seules des vipères et d'autres reptiles et vers faisaient leur nid. J'ai vu les immenses champs et les lointaines vallées de l'Ukraine petite-russienne, ses forêts et ses larges jardins, ses pâturages où poussent les chênes, ses fleuves, ses étangs, ses lacs déserts couverts aujourd'hui de mousse, de roseaux et de plantes inutiles. Et ce n'est pas étonnant que les Polonais aient regretté la perte de l'Ukraine, qu'ils appelaient et déclaraient dans

leurs manifestes leur paradis, car avant la guerre elle fut comme une seconde terre promise, où coulaient le miel et le lait. J'ai vu encore là en différents endroits beaucoup d'ossements humains, desséchés et nus, n'ayant que le ciel pour les couvrir et je me suis dit : à qui sont-ils ? Et ayant regardé à satiété tant de choses mortes et désertes, j'ai souffert dans l'âme et dans le cœur, que cette terre si belle et si riche en toute chose et notre patrie ukrainienne petite-russienne soit changée en désert par Dieu et que ses habitants, nos glorieux ancêtres, soient devenus inconnus...»

Pour raconter l'histoire de sa patrie «à son curieux lecteur petit-russien, en style simple et dialecte cosaque», il s'adresse à des historiens connus, comme l'allemand Puffendorf, le cosaque Zorka et le polonais Twardowski. Il a d'ailleurs en main des documents officiels et des lettres de personnages historiques car il sert dans la chancellerie générale cosaque. [1]) Il signe cette «Introduction» : «le vrai fils et serviteur de la Petite-Russie», qui est pour lui «notre mère», «notre douce patrie», «notre patrie ukrainienne.» Il est l'idéologue et le défenseur de «sa nation ruthéno-cosaque», de «ses antiques libertés».

[1]) S. Effremoff. Histoire de la littérature ukrainienne (en ukrainien). Edition de la société «L'instituteur ukrainien». St-Pétersbourg. IIe édition. Nous empruntons largement à ce remarquable ouvrage, très documenté et écrit dans une très belle langue.

C'est l'époque où le Cosaque, sorti du peuple ou plutôt de toutes les classes d'un peuple unies dans la même organisation et le même idéal populaire, devient un héros national. Le clergé le proclame et ne lui ménage pas l'encens, lui fait continuer la gloire des St-Vladimir et d'autres grands saints et grands guerriers de «la monarchie Roxolane». Mais c'est le peuple lui-même qui a le mieux glorifié et chanté ses héros dans sa poésie épique, «les Doumys», dont nous avons déjà parlé. Il chante le Cosaque «Baïda» (le prince Dmytro Wysznewetzky, chef cosaque) supplicié par les Turcs à Constantinople, et qui selon la tradition, précipité d'une tour et accroché à un pieu en tombant, aurait encore tué à coups de flèches le sultan venu pour assister à son exécution. Et puis c'est Samïlo Kyschka, c'est Semène Palij, l'ennemi de Mazeppa, qui revivent dans les chants des Kobzars, bardes populaires dont A. Rambaud a parlé avec tant de talent. Ce sont des cosaques assaillis par une tempête sur la mer Noire, d'autres prisonniers, que vient secrètement délivrer la Maroussia Bohouslavka, la fille d'un pope, [1]) enlevée par

---

[1]) Elle rapelle un personnage historique, la fameuse Roxolane, femme de Soliman Ier, célèbre par l'influence qu'elle eut sur lui. Elle était la fille d'un prêtre ruthène (de Rohatyn, Galicie), son protrait se trouve aux Uffizi de Florence.

les Turcs et devenue femme d'un pacha. Nous les voyons pleurant, «dans le lourd esclavage turc, le bagne des infidèles», leur patrie :

«Ces eaux tranquilles
Ces claires aurores
Ce pays riant
Ce monde chrétien...»

puis, après la lutte terrible avec la Pologne que chante notre peuple dans tout un cycle de chants, il aperçoit la Russie inconnue jusqu'alors, mais qu'il voit déjà hostile et menaçante :

«Un nuage noir est venu, un autre sombre l'a suivi. Nous avons eu la Pologne, nous avons la Russie.»

et dans de superbes lamentations, il chante la «Ruine de la Sitch», le camp et le palladium cosaque.

Après les chants historiques et politiques, vient tout un monde de chants érotiques, admirable cycle de pure poésie lyrique, que les slavistes et les ethnographes apprécient au plus haut point.

Cette poésie a donné lieu à toute une littérature. Sans compter les slavistes et ethnographes ukrainiens russes, polonais, tchèques et croates, A. Rambaud (Les chansons de l'Ukraine), l'anglais Ralston (Little Russian Poetry, 1874) les allemands Bodenstedt et Frantzoz en ont parlé avec enthousiasme.

Le professeur Jagitch appelle notre poésie populaire la plus riche et la plus belle des poé-

sies populaires slaves. Voici ce qu'en a dit le poète russe Alexis Tolstoï : «Mon frère est arrivée d'Ukraine et en a apporté des motifs populaires enchanteurs. Ils m'ont ému. Aucun peuple ne s'est exprimé lui-même dans ses chants avec une telle beauté et une telle force que le peuple petit-russien. En les écoutant on comprend mieux le passé qu'en lisant Gogol.»

Pour nous, cette ancienne poésie populaire est aussi au-dessus de toutes les œuvres écrites chez nous à la même époque, dont la valeur est plus historique que littéraire. Elle est un pur chef-d'œuvre, c'est l'âme vivante de notre peuple.

# IV.

*La perte de l'autonomie de l'Ukraine. — La russification. — Protestations: L'histoire des Russiens ou de la Petite-Russie. Grégoire Poletyka, Wassyl Kapnist. — Skovoroda.*

L'Ukraine russe perd son autonomie à la fin du XVIIIe siècle. Après avoir été offerte, avec le titre de «duché de Kiev», au duc de Marlborough, que Pierre Ier voulait attacher à son service, après avoir tenté les ambitions du Maréchal Münich, de l'hetman Razoumovsky et du prince de Tauride, Potemkine, elle devient par ordre de Catherine II, une simple province russe. Une à une s'en vont ses libertés. Catherine commence une guerre à mort non seulement aux institutions politiques et aux antiques franchises, mais à la conscience nationale de ce peuple, dont il lui échappe d'admirer les vertus en parlant du dernier hetman. Il faut, dans les intérêts de l'absolutisme «éclairé» qu'elle représente, détruire «l'opinion immorale, selon laquelle ils (les Petits-Russiens) s'envisagent comme une nation absolument différente de la nôtre...» lutter contre leurs fausses et inconvenantes idées républicaines.» Il faut *russifier*, annonce enfin l'impératrice dans un rescrit secret au prince Viaziemsky. «La Petite-Russie, la Livonie et la Finlande sont des provinces qui se gouvernent par leurs propres lois qui leur ont été confirmées ; il serait très inconvenant de les abolir toutes à la fois ; ce serait plus qu'une faute, je dirais même une vraie sottise, de les

appeler étrangères et de les traiter en conséquence... Il faut les amener de la manière la plus délicate *à se russifier*. C'est la politique que suivent encore sans résultat les Russes chez nous, avec cette différence, remarque justement M. Effremoff, que la «convenance» dans les procédés employés est de moins en moins gardée.

Mais bien avant il s'était déjà trouvé un instrument de dénationalisation et de centralisation dans l'Eglise orthodoxe. La russification date de loin. En 1690, toutes les éditions ukrainiennes de livres religieux étaient brûlées impitoyablement [1]) par ordre du patriarche, en 1720 on défendit d'imprimer en ukrainien «pour qu'il n'y ait aucune différence et aucun dialecte». Un an après (1721) nous voyons l'installation de la censure. En 1724, l'archimandrite de la Lavra de Kiev est condamné à une amende de 1000 roubles pour avoir permis l'édition, dans sa typographie, d'un livre qui «n'était pas tout à fait *exact* avec le grand-russien». Vers la fin du XVIIIe siècle, la langue russe est finalement introduite comme obligatoire à l'académie de Kiev. Le nombre des écoles, sous un pareil régime, diminua considérablement et le pays, si cultivé encore au XVIIe siècle, comme nous l'assure le pa-

[1]) Ces procédés viennent d'être renouvelés sans plus de succès en Galicie.

triarche grec Alexis, devait devenir presque illettré pour la grande masse de ses habitants. Les classes supérieures seulement furent atteintes par la russification, les gouvernants à cette époque ne tendant qu'à ce but, tant en Russie qu'en Pologne.

Vers la fin du XVIIIe siècle on n'écrit plus qu'en russe ou en polonais en Ukraine.

Mais l'âme nationale n'était point atteinte. Même en russe, les Ukrainiens exprimaient toujours le même amour de leur propre patrie, et de ces milieux russifiés de la noblesse devaient s'élever les protestations les plus énergiques contre l'oppression étrangère, la voix du patriotisme le plus ardent.

L'*Histoire des Russiens ou de la Petite Russie* en est une preuve frappante. Cet ouvrage anonyme, attribué à tort à l'archevèque Konissky (on y aperçoit un anticléricalisme assez prononcé. L'auteur y parle de «M. de Voltaire» sur un ton élogieux que ne serait pas permis un prélat orthodoxe) et qui, selon MM. Hrouchevsky et Effremoff, est l'œuvre du grand patriote Grégoire Poletyka, député de la noblesse petite-russienne, est comme une seconde protestation contre l'abolition de l'autonomie de l'Ukraine à côté de celle, si connue, que Poletyka prononça en 1767 sous le titre de «Réplique».

Elle ne fut imprimée qu'en 1846, mais, à la fin du XVIIIe siècle déjà, elle circulait dans

de nombreux exemplaires manuscrits. Très peu documentée, pleine d'erreurs historiques, elle n'en fut pas moins, pour les Ukrainiens, le livre le plus passionnant de cette époque. C'est là que vinrent puiser nos historiens et notre plus grand poète Chevtchenko. Ce livre

Grégoire Poletyka

eut un puissant effet sur leur mentalité. A côté d'une haine violente pour le joug polonais, dont la tradition reste toujours vivante dans notre littérature comme dans notre peuple, nous y voyons une notion très nette des sentiments que devaient avoir alors les hommes politiques de l'Ukraine envers la Russie. Les

«Russiens», selon l'auteur, sont «un peuple libre», différent des Polonais comme des Russes qu'il appelle encore Moscovites. «Quelle est la punition, demande-t-il, qui attend ceux qui ont répandu à larges flots le sang du peuple russien, depuis l'hetman Nalywaïko, seulement parce que ce peuple a cherché sa liberté sur son propre sol ?» En parlant des abus terribles du ministère sous le favori Biron, il s'écrie : «Si le doigt de Dieu fouillait dans la terre où nous nous trouvons, une fontaine de sang en jaillirait... Les fonctionnaires russes qui nous gouvernent ne connaissent pas nos lois ni nos coutumes et, presque illettrés, ne savent qu'une chose c'est qu'ils sont nos maîtres en tout, à l'exception de nos âmes.» Il se plaint des mauvais traitements infligés à nos soldats en 1755, pendant la campagne de Prusse, seulement à cause de leur langue que leurs chefs ne connaissaient pas et méprisaient.

Notre second écrivain politique, fort connu par sa protestation contre le nouvel ordre de choses dans son *Ode sur l'esclavage*, est le comte Wassyl Kapnist. Son rôle politique et sa correspondance si curieuse avec la cour de Berlin appartiennent à l'histoire.

Mais il nous reste à parler d'un écrivain de tout autre ordre, le plus populaire de l'Ukraine à cette époque, Grégoire Skovoroda (1772 jusqu'à 1794). Ce philosophe, qui rappelle Dio-

gène et J.-J. Rousseau, fut surtout un rationaliste. [1]) Le meilleur historien de notre littérature, M. Effremoff, l'envisage cependant comme le représentant le plus pur de l'hédonisme. Vivant en nomade et souvent de la vie du peuple, il a laissé toute une œuvre manuscrite qui, à cause de la censure, ne fut imprimée qu'en 1836, mais n'en fut pas moins très connue et très recherchée de son vivant. Bien qu'il écrivît dans une langue mélangée de russe et d'ukrainien, ses sentiments envers sa patrie, sa mère la Petite-Russie, sont bien connus et dans ses vers intitulés *De libertate* on voit bien de quelle liberté il veut parler:

Qu'est-ce que la liberté? Que vaut-elle?
Les uns disent qu'elle est d'or.
Non: si nous le lui comparons,
Cet or est encore de la boue!...
Sois glorifié pour toujours, o toi homme élu,
Père de la liberté, notre héros Bohdan.

C'est à Bohdan Chmielnicki qui secoua le joug des Polonais qu'il s'adresse, mais il est évident que ses opinions sont dans cet ordre d'idées immorales, fausses et inconvenantes que Catherine tenta d'exterminer et qui devaient revivre plus fortes que jamais, quelques années à peine après sa mort, avec la renaissance de la littérature ukrainienne.

[1]) Voir la remarquable étude de M^me^ Effimenko sur la philosophie de Skovoroda dans le recueil de ses œuvres.

# V.

*La culture ruthène subjuguée par la civilisation polonaise. Son abaissement. — Vers le réveil national. — L'école ukrainienne polonaise: Padoura, Bohdan, Zaleski etc. — L'école ukrainienne russe: Gogol. Ryleef etc.*

*Ivan Kotlarevsky (1769—1898) et la renaissance de la littérature ukrainienne.*

———

Pour l'Ukraine le règne des ténèbres était arrivé. Partagée entre la Russie et la Pologne, elle avait cessé de vivre politiquement. Sa langue, la langue des Jaroslav, des Jagellons, des Ostrogski, des Sanguszko, n'était plus parlée que par des paysans. La Constitution de l'année 1696 [1]) ou loi promulgée par la Diète, l'avait supprimée dans les tribunaux et les actes officiels de l'Ukraine polonaise. A peine si elle existait dans les écoles primaires confiées aux moines ruthènes de l'ordre de Saint-Basile. Les classes élevées polonisées subissaient la triste culture de l'époque de décadence, qui précéda la chute de la Pologne, un mélange d'obscurantisme jésuitique et démocratique. Les descendants des élèves de la Sorbonne, des universités de Padoue, de Louvain et d'Oxford, ne savent plus lire souvent, déchus politiquement et intellectuellement, ils fraternisent avec le «szlachcic» polonais et renient le paysan ruthène qui, lui, garde intacts son rite, sa langue et sa nationalité.

Cet état de choses n'a rien de spécial. Il est identique à celui que nous voyons chez les

---

[1]) «*Coœquatio Jurium* du Grand-Duché de Lithuanie avec la Couronne» ordonne que «dorénavant les décrets des tribunaux soient écrits en polonais et non en ruthène». Constitution de l'année 1696. Vol. Leg. V., page 418.

Slaves germanisés en Bohême, en Moravie, et en Silésie parmi les Polonais eux-mêmes.

La vie de notre peuple se trahissait alors sous la domination polonaise par de terribles jacqueries (révoltes de Haïdamack ) fomentées par la Russie et cruellement réprimées ensuite par les armées polonaises et russes réunies (les généraux Stempkowski et Kretchetnikoff). Cette époque a donné quelques doumys populaires que devaient suivre bientôt des «doumys» sur le servage.

Le sentiment national se fait jour cependant à travers la dure écorce de la civilisation étrangère. Il se forme au XIXe siècle à l'époque du romantisme, dans les milieux polonisés de l'Ukraine, toute une école littéraire *(Szkola ukrainska)* avec les poètes Sevérin Gosczynski, Olizarowski, Groza, T. Padoura et le plus remarquable, Bohdan Zaleski, poète lyrique par excellence, profondément ukrainien de cœur, qui demande à Dieu, après la mort:

Donne-moi l'Ukraine au ciel!
*(Daj mi Ukraine w niebie!*

mais il le dit en polonais. D'autres, comme Padoura, attaché à la cour du prince Sanguszko, un grand seigneur ruthène polonisé, écrivent aussi en ukrainien. Sev. Duchinski, historien remarquable, émet toute une théorie historique ukraino-polonaise. Ecole et ten-

dances méconnues du côté polonais et ukrainien et qui attendent encore un historien. [1])

Du côté russe nous avons Gogol, que sont venus suivre Korolenko et quelques autres encore, ukrainiens de langue russe, comme J.-J. Rousseau est Suisse et Maeterlinck est Belge de langue française ; ils n'appartiennent pas comme eux à la littérature de leur pays. Ils sont d'ailleurs fortement imprégnés de culture russe. Gogol adore l'Ukraine, mais son œuvre reste russe et à cet égard il occupe pour nous la même place que Pouchkine et Rylcef. Ce dernier accentue même plus, dans ses beaux poèmes «Woïnarowski» et «Naliwayko», le sentiment de patriotisme ukrainien.

Nous n'avons nul besoin de disputer Gogol à la Russie. [2]) La littérature ukrainienne pos-

---

[1]) M. V. Lipinski a préparé un volume d'études intéressantes sur ces écrivains et leur époque.

[2]) Voici ce que dit de son œuvre M. K. Waliszewski : «L'Ukraine, évoquée en une vision miraculeusement précise et délicieusement savoureuse, vivait dans ces récits ; elle y chantait et y riait du gros rire pimenté de malice qui est la gaieté petite-russienne. Etait-ce la réalité de la vie ? Pas entière encore. Gogol n'était pas arrivé du premier coup à se dépouiller du harnais roman. tique. Il dénaturait çà et là son Ukraine en la poétisant. Et dans son tableau aux couleurs chatoyantes, pimpant, ensoleillé, un coin restait vide : les larmes y manquaient... Il y eut toujours en lui un double courant contradictoire d'inspirations artistiques et de penchants ascétiques, issus sans doute, chez ce Petit-Russien, d'un mélange d'atavisme moscovite...»

sède aujourd'hui des romanciers et des nouvellistes qui lui sont bien supérieurs.

C'est à *Kotlarevski*, appelé avec raison le

Ivan Kotlarevski (1769-1838).

père de notre littérature moderne, que nous le devons.

La renaissance de notre littérature correspond au réveil national des peuples slaves en général, elle précède celle de la littérature russe, qui naissait à peine et attendait Pouchkine et Kryloff pour apparaître libre des liens slavons et officiels. Seule la littérature polonaise, avec Krasicki et remontant jusqu'à Kochanowski, était plus ancienne. Mais l'éclosion de la nôtre précède de beaucoup celle des littératures tchèques et des Slaves balkaniques.

C'est en 1798 que parut le premier livre dans notre langue moderne, je ne dis pas populaire, car l'*Enéide* de Kotlarevsky est écrite dans une langue formée déjà et cultivée, plus même que celle de notre plus grand poète Chevtchenko, tout en restant la langue du peuple. Jusqu'à cette époque, nous avions trois langues : l'ancienne langue d'église, rapprochée par cela même de la langue d'église russe qui n'était, comme nous le savons, que de l'ancien bulgare (slavon), la langue officielle et archaïque de nos documents, teintée de ce même slavon d'église, de polonismes et de latinismes, enfin la langue vivante du peuple.

Kotlarevsky accomplit l'œuvre immortelle de la relever et d'en faire une langue littéraire, en faisant pour sa patrie ce que Lomonossoff et Pouchkine avaient fait pour la leur. Nous allons parler de lui-même, de sa vie :

Né en 1769, à Poltava, fils d'un « diak » ou desservant d'église, il fit ses études au séminaire de Poltava, où il s'imprégna suffisamment de classiques. Tour à tour militaire et fonctionnaire civil, il fut attaché aux généraux-gouverneurs de la Petite-Russie Labonoff-Rostowski et Kourakine, et compléta son instruction lui-même. Elève de Skovoroda dans sa jeunesse, dont nous voyons l'influence dans ses œuvres, puis franc-maçon, affilié à la loge petite-russienne de Poltava « l'amour de la vérité », membre de la « société biblique », il est en relations continuelles avec l'élite des intellectuels ukrainiens, ces « amis de la langue petite-russienne » auxquels la première édition de l'*Enéide* fut dédiée.

Son bagage littéraire n'est pas grand. L'*Enéide travestie*, deux comédies, une *Ode au prince Kourakine*, c'est tout.

Nous sommes tentés d'appeler son *Enéide travestie en langue petite-russienne* un badinage élégant aux expressions triviales. C'est une satire, à proprement parler, dans le goût de l'époque, d'une grande perfection de forme, d'une saveur et d'une vivacité extraordinaires de langue. L'Olympe que nous y voyons est une Olympe aux pots de vin et aux intrigues bureaucratiques ; les héros et les grands, — avec leurs petitesses, — un peuple — *misera plebs* — en faveur duquel il élève la voix avec la force d'un disciple de Rousseau, nous par-

lent de l'Ukraine des dernières années du XVIIIe siècle.

L'impression produite par ce livre fut immense. Il y eu trois éditions en quelques années, il y en a plus de trente aujourd'hui. Sous la forme d'une plaisanterie innocente, il faisait revivre un passé glorieux, élevait la voix en faveur du peuple dont il relevait en même temps la langue si belle.

Nous devons à Kotlarevsky deux comédies charmantes *Natalka Poltavka* et *Le soldat sorcier*. La première a de réelles qualités scéniques et n'a pas quitté les planches. Toutes les deux charment par la vérité des types, la vivacité des dialogues et surtout par leur langue. Nous y remarquons aussi avec plaisir le manque de trivialité qui dépare *l'Enéide*. Kotlarevsky nous apparaît ainsi comme le créateur de notre théâtre.

Dans une *Ode au prince Kourakine*, excellente de forme comme d'idées et qui nous rappellerait assez une épître de Voltaire, il se montre non un courtisan courbé devant un puissant seigneur, comme l'a voulu son critique P. Koulich, mais un commensal et un ami, comme le démontre facilement M. Effremoff.

Son œuvre, nous le voyons, est importante. Ce n'est pas un génie, mais c'est un talent, et un grand talent. C'est surtout le créateur de notre langue littéraire moderne, de notre lit-

térature, de notre théâtre que nous saluons en lui. C'est aussi le patriote. D'une main légère il fait voir les dissemblances entre Russes et Ukrainiens.

Dans le *Soldat sorcier*, nous trouvons la dispute suivante :

*Le soldat* (*Moscovite*[1]. — Eh! chante-moi, Khokhol[2], au moins une chanson russe! Chante: « Eh! frère, ça ne marche pas! »

*Mykhaïlo.* — La vôtre?... Va-t'en, avec tes chansons. En vérité, elles valent la peine de les apprendre!... Femme, chante-nous une chanson.

(*Tatiana chante.*

*Le soldat.* — Il faut l'avouer, vous êtes des chanteurs de naissance. Nous avons un dicton: les Ukrainiens ne valent rien, mais ils ont une belle voix.

*Mykhaïlo.* — Ils ne valent rien? Non, soldat, votre dicton ne vaut rien maintenant. Je te dirai seulement: l'étincelle de notre esprit s'est allumée.

*Le soldat.* — Le dicton est toujours là, vois-tu.

*Mykhaïlo.* — Le dicton? Nous en avons aussi sur votre compte, et beaucoup, par exemple: « Sois ami avec le Russe, mais tiens toujours une pierre dans ta main ». Et d'où ce dicton est venu, chaque homme sensé le comprendra.

Voici comment il s'adressa à son peuple en parlant du servage nouvellement introduit :

Préparez vos cous pour le joug,
Car selon nos lois pour Khokhol,
Vous ne serez ni boues ni chèvres.

---

[1] Pour notre peuple, un soldat est toujours un Moscovite.

[2] Terme de dérision employé par les Russes pour désigner les Ukrainiens.

Mais vous serez des bœufs
Et vous traînerez la lourde charrue
Et les charrettes remplies de bois.

Kotlarevsky a «avec un mot porté la gloire cosaque dans la chaumière de l'orphelin, comme le dit Chevtchenko ; il a osé, dans l'*Enéide*, rappeler la Sitch, «glorifier la Poltava suédoise», et «ceux qui se battaient à Bender», et «tout ce qui s'est passé d'éternelle mémoire chez nous dans l'Hetmanat» ; il dit :

Là où l'amour de la patrie nous rend héros,
La force de l'ennemi sera vaine :
Là, notre poitrine ira au-devant des canons,
Là, notre vie vaut un sou, la mort un kopeck,
Là, chaque gas est un héros...

Il n'est pas étonnant que son œuvre ait laissé une impression si grande. Pour Gogol, comme pour Zaleski, l'Ukraine n'était qu'un souvenir, Kotlarevsky l'a fait revivre. Avec lui, c'est l'Ukraine vivante qui apparaît. Chevtchenko l'a compris et a adressé au père de notre littérature ce cri de joie et de reconnaissance :

Tu vas régner, ô père !
Tant que nos hommes vivront,
Tant que le soleil brillera,
Tu ne seras pas oublié !

---

# VI.

*L'école de Kotlarevsky. — La presse. — Le premier fabuliste: P. Artemovsky-Houlak. — Le père du roman ukrainien: Hrehory Kvitka.*

---

Le nom de Kotlarevsky reste, comme nous le voyons, le symbole de notre réveil national en Ukraine comme en Galicie, et les fêtes commémoratives en son honneur ont été la cause de nombreuses manifestations patriotiques. La dernière et la plus imposante a eu lieu en 1913 à Poltava ; pendant plusieurs jours, à l'occasion de l'érection de son monument, les discours, les représentations, les réceptions se sont succédés ; les archevèques et archimandrites bénissaient et parlaient «des deux nations» devant de nombreuses députations de paysans, venus de loin — ils faisaient des centaines de verstes (kilomètres) par un temps affreux pour acclamer leur poète et parler eux-mêmes, devant l'administration et le gouverneur, désarmé et enthousiasmé.

Il est probable que c'est cette fête grandiose qui décida l'administration à défendre toute manifestation à l'occasion du centenaire de Chevtchenko, un an plus tard.

La popularité des œuvres de Kotlarevsky réveilla, chez nous, au début du XIXe siècle sous l'influence grandissante du romantisme et de l'intérêt pour la littérature populaire, un mouvement littéraire, dont les principaux représentants furent Constantin Pouzyna (1790 jus-

qu'à 1850), auteur d'une ode : « Le paysan petit-russien » dans la préface de laquelle il déclare qu'il est un « vrai Petit-Russien » qui « non seulement pense, mais écrit en petit-russien » et où il se demande : « pourquoi parlons-nous toujours en français, en moscovite, en russe ? » Puis Nossenko, Korsoun, Korenicky, Alexandrow ; Wassyl Gogol (1825) père de Nicolas, nous a laissé une bonne comédie : « Le rustre » ; K. Topola — une plus faible : « Les sortilèges » (1837), Jacques Kouharenko, des nouvelles et quelques comédies.

Il est curieux de remarquer l'essor que prit la presse ukrainienne à la même époque. Par un heureux hasard, la censure dépendait à ce moment (depuis 1803) des autorités universitaires. Il est compréhensible que la seule université que nous possédions à cette époque, celle de Kharkoff, fondée aux frais de ces mêmes « amis de la langue petite-russienne » dont parle l'éditeur de l'Enéide de Kotlarevsky, n'était pas faite pour nous mettre des entraves.

Ses professeurs travaillèrent eux-mêmes à la rédaction des périodiques : « Le nouvelliste ukrainien » *(Ukrainski Wiestnik)*, (1816—1819) « Les nouvelles de Kharkoff ». « Le Journal Ukrainien » *(Ukrainski journal*, 1824—1825), imprimée en russe et en ukrainien, puis vers l'anné 1830, seulement en ukrainien, sous la forme de revues-magazines ou almanachs : « L'Almanach ukrainien » (1831) de Sreznevs-

ky et Roskochenko «L'Etoile du Matin» (1833) «L'Antiquité zaporogue» (1832—1838), puis «La Gerbe» *Snip* (1841) de Korsoun et la «Nouvelle lune» (*Molodyk*, 1843—1844). Nous voyons s'intéresser à cette évolution, à notre passé et à notre peuple, des Russes eux-mêmes comme Vadime Passek. En Galicie, un Polonais — Zorian Chodavosky (Adam Czarnocki 1825) se passionne pour nos chants populaires et en fait paraître la première édition (1254 numéros). C'est un Géorgien, le pr. N. Tsereteli qui a réuni un autre recueil de nos anciens chants.

En 1818 paraît la première Grammaire de notre langue populaire, de A. Pawlowsky (1804—1873), les savants ukrainiens Michel Maximovitch, professeur et recteur de l'université de Kiev, Loukaschevitch, J. Sreznewski (1812—1880), Osyp Bodiansky (1803—1876). Metlinsky (1814—1870) nous apportent la plus riche moisson de travaux dans le domaine de l'ethnographie ukrainienne.

Parmi nos écrivains qui, après Kotlarevsky, furent les plus connus, il faut citer en premier lieu *Petro Artemovsky-Houlak* (1790—1866), notre fabuliste, qui se rendit fameux par sa fable «Le maître et son chien» qui est une belle protestation contre le servage et que vinrent suivre quelques traductions de psaumes, une satire «La véritable bonté», une gracieuse «Pêcheuse» et enfin de nombreux vers pleins

d'une ironie mordante et d'un sceptisisme excessif. Haut placé dans la hiérarchie sociale, Artemovsky n'oublia pas d'écrire des vers de

Petro Artemovsky-Houlak
Fabuliste ukrainien (1790-1866).

circonstance très loyalistes. Il avait d'ailleurs un exemple dans Kotlarevsky et son « Ode au Prince Kourakine ». Nous devons avouer que l'administration russe de la Petite-Russie était

bien différente de celle qui la suivit. Elle se choisissait parmi de grands seigneurs qui n'avaient plus leur fortune à faire, et qui souvent avaient des domaines et des parentés dans le pays. Ce même prince Alexis Kourakine était aussi bienfaisant et généreux dans ses domaines de Kharkow que fastueux à Paris, lorsqu'il donna son bal célèbre à Napoléon Ier.

Son successeur, le prince Nicolas Repnine, petit-fils du dernier hetman Razoumovsky et héritier de ses immenses domaines, était tellement ukrainien de cœur qu'il avait suscité les soupçons de la police. On disait qu'il voulait faire renaître l'hetmanat en sa faveur.

Dans la même sphère aristocratique de l'Ukraine devait naître un romancier, le père de notre roman, *Hryhory Kwitka* (1778—1843) qui, sous le pseudonyme d'Osnovianenko, nous laissa de charmantes nouvelles, tirées de la vie du peuple. Il a précédé dans ce genre George Sand, les *Dorfgeschichte* de Auerbach et les chefs-d'œuvres de Tourguenieff. Son principal roman, «Maroussia», est une œuvre de sensibilité sincère et exquise. On la lit avec émotion encore aujourd'hui. D'autres, «La sorcière de Konotop», «Oxana», «L'amour sincère», etc., nous montrent une pureté de sentiment, un amour du peuple basé sur un humanitarisme hérité de Skovoroda, joints à une grande religiosité personnelle. C'est en

vain que nous y cherchions un sentiment de révolte contre les abus sociaux, la farouche puissance d'un Gorki ou d'un Winnitchenko Kwitka était de son temps, il resta toujours dans les bornes d'un conservatisme « éclairé ».

Hryhory Kwitka
Romancier ukrainien (1778-1843).

Beaucoup d'Ukrainiens lui en font un reproche, comme de son loyalisme. Ses « Lettres à mes chers compatriotes » ont été fortement critiquées. Mais nous ne devons pas oublier son patriotisme, l'amour de son pays et de sa langue. « Nous devons, écrivait-il à Maxymovitch, humilier et imposer silence à ces étrangers qui veulent nous prouver hautement que

l'on ne doit pas écrire dans la langue que parlent 10 millions d'hommes, qui a sa force, ses beautés impossibles à traduire dans une autre langue, ses tournures de phrases, son humour, son ironie ... J'ai prouvé, écrit-il ailleurs, que la langue petite-russienne peut émouvoir.

Les mêmes sentiments furent exprimés par Léon Borowikowsky, un représentant typique du romantisme, auteur de plusieurs ballades dans le genre de celles de Joukovsky et traducteur de Pouchkine et de Mickiewicz. Eugène Hrebinka (1812—1848) a laissé une trace plus importante dans notre littérature, ses « Proverbes » sont de vraies perles. Il a fait paraître aussi un recueil de nouvelles « L'Hirondelle » (Lastivka) en 1841, à Pétersbourg.

Metlinsky et Kostomaroff, à côté de leurs œuvres scientifiques si connues, ont écrit des poésies qui ne sont pas dépourvues de valeur, comme celles de Victor Zabillo (1869), Mykhailo Petrenko, Olexa Tchoubinsky, Mykhailo Makarowsky et autres écrivains de l'époque.

La littérature ukrainienne moderne était créée. Nous y voyons un phénomène assez naturel et fréquent : l'apparition de la vie littéraire d'un peuple à la suite de l'abolition de sa vie politique. La revanche de la vérité et de la vie sur un décret de mort impuissant forgé dans un rêve de bureaucrate. Les forces vitales, le charme ensorcelant de l'Ukraine avaient triomphé.

# VII.

*Taras Chevtchenko (1814—1861). — Le génie de l'Ukraine et son plus grand poète. — Le plus populaire des poètes slaves. — Sa vie. — Son œuvre. — Le martyr et l'apôtre.*

---

## Chevtchenko.

La littérature ukrainienne était en plein essor. Elle restait toutefois une question de dilettantisme, pour ainsi dire, et ne représentait que d'une manière obscure, dans les rêves d'un humanitarisme et d'un patriotisme de convenance, ses aspirations nationales. Personne d'ailleurs n'avait la puissance de les exprimer. Il y avait des talents, mais pas de génie. Ce génie de notre poésie vint à son heure et il fut le génie même, l'apôtre et l'idole de notre peuple ; ce fut Taras Chevtchenko.

Ses prédécesseurs étaient tous, pour la plupart, sortis des classes plus ou moins élevées de la société. Chevtchenko, comme Burns et Koltzov, — mais peut-on le leur comparer ? — est né dans le peuple.

### Sa vie.

Il naquit (1814) dans une chaumière de paysans du village de Moryntsi, dans le gouvernement de Kiev. Dans sa vie, qui ne fut guère longue d'ailleurs (il mourut à 47 ans) et qu'abrégèrent dix ans de bagne en Sibérie, il ne connut que quelques années de liberté et de bonheur, serf dans sa jeunesse, et prisonnier politique dans l'âge mûr.

Orphelin, serf, chassé par la misère ou l'ordre de son maître (M. Engelhart) de l'école d'un «diak» à l'antichambre ou à l'écurie, son talent pour la peinture l'avait fait remarquer pendant un séjour qu'il avait fait avec son maître à Pétersbourg, par ses compatriotes, l'acteur Sochenko et l'écrivain Hrebinka, et par deux Russes de cœur : le poète Joukovsky et le peintre Brüloff. Ce dernier organisa une loterie qui donna 2500 roubles et permit d'acheter la liberté du jeune homme.

Le 22 avril 1838 Chevtchenko devint libre. Il entra à l'Académie des Beaux-Arts, à Pétersbourg, et devint bientôt l'élève préféré de Brüloff.

Mais ce n'est pas la peinture qui lui procura la gloire. Ayant la possibilité d'accomplir son instruction, Chevtchenko se mit soudain à écrire des vers.

Ce fut une révélation. En 1840 parut un recueil de poésies lyriques appelé «Kobzar».

Les «Hadamaks», poème où le poète faisait revivre les paysans ukrainiens révoltés contre la tyrannie polonaise, parut un an après.

L'impression fut extraordinaire; du coup le jeune artiste devint le poète national par excellence. Personne, avant lui en Ukraine n'avait parlé une langue plus pure, n'avait pleuré de larmes plus vraies le malheur de sa patrie, aucun poète enfin n'avait atteint les hauteurs de son génie poétique.

Quand Chevtchenko quitta St-Pétersbourg pour l'Ukraine, il y fut reçu avec enthousiasme. Autour de lui se groupent nos meilleurs écrivains : Kostomarow, Koulich, Marko Wowtchok. Les maisons des plus grands seigneurs s'ouvrirent pour lui, entre autres celle du général-gouverneur de la Petite-Russie, le prince Repnine, descendant par sa mère du dernier hetman, le comte Razoumovsky. Le charme de ses poésies rompit toutes les barrières qui existaient à cette époque entre un ancien serf et les princes moscovites ukrainisés, fiers du sang de paysan ukrainien qui leur venait du dernier hetman. C'est là que Chevtchenko trouva celle qui devait le comprendre, le consoler et lui sacrifier sa vie, la princesse Varvara Nikolaevna Repnine. Eprise du poète, elle ne se maria pas et consacra tous ses efforts à l'aider et à le protéger pendant les moments terribles qui devaient venir pour lui.

Chevtchenko écrivit des poésies empreintes de la plus grande haine contre l'oppression russe : «Le Songe», «Le Caucase», etc. De plus, il fonda, avec d'autres Ukrainiens, une société secrète de slavophiles, à laquelle appartinrent l'historien Kostomarov, le publiste P. Koulich et d'autres chefs du parti national. Le vrai panslavisme a toujours été inconnu en Russie (celui que nous connaissons, œuvre des Axakoff et des Danilewski, n'est que le

panrussisme) et passe pour une conception criminelle.

Le poète fut emprisonné et envoyé comme soldat dans une compagnie disciplinaire en

Chevtchenko après l'exil
Portrait de Riepine

Sibérie, sans permission d'écrire ni de peindre. Le service militaire à cette époque était une punition, et durait 25 ans. Il était pire que le bagne. Chevtchenko sur lequel s'achar-

naient ses puissants ennemis, trouva des âmes compatissantes parmi ses bourreaux : il eut des moments où il put écrire ; il cachait ses œuvres. Ce furent ses plus belles poésies, écrites avec des larmes, admirables de tristesse sans borne et d'amour de la patrie qu'il ne devait plus revoir.

Enfin, après dix ans de bagne en Sibérie, brisé moralement et physiquement, il put revenir en Europe (en 1858), et mourut bientôt à Pétersbourg, le 26 février 1861.

Sur les 47 ans de sa vie, il ne fut libre que neuf ans : serf jusqu'à 24 ans, 10 ans en Sibérie et 3 ans et demi sous la surveillance de la police à Pétersbourg.

Nul poète slave ne fut plus malheureux ni plus glorifié. Enfant du peuple, il fut le chef adoré de ce peuple, sa divinité ! 60,000 hommes assistèrent à son convoi. Il fut enterré, selon sa dernière volonté, sur les hauteurs qui regardent le Dniéper.

## Son œuvre.

Il avait débuté par un chef-d'œuvre, le «Kobzar» (le barde) ; un an après paraissait le poème «les Haydamaks» (1841), qui, comme tous ses poèmes de plus grande envergure n'est pas à la hauteur de ses œuvres purement lyriques, mais qui contient cependant de grandes beautés. Ces chants enflammés de patriotisme sont des merveilles de poésie pure,

leur langue surtout est d'une beauté extraordinaire, la langue même des chants populaires, qu'ils semblent continuer. Sa Muse est la Muse du peuple. C'est toute l'Ukraine, dépouillée et enchaînée, consciente de son terrible destin, qui se lève pour se plaindre par sa bouche.

Peu cultivé, il a l'intuition du génie. Son œuvre inégale, à côté de quelques faiblesses de forme, a des beautés inexprimables, une émotion poignante qui arrache les larmes.

Ses vers patriotiques adressés : «A Osnovianenko», «A l'éternelle mémoire de Kotlarevsky», «Aux vivants, aux morts et à ceux qui doivent naître», sont admirables, comme sa «Kateryna», l'histoire d'une fille du peuple séduite est délaissée par un officier russe, où il dit :

Aimez, fille aux yeux noirs,
Mais non pas les Russes
Car les Russes sont étrangers,

Cette haine de «l'étranger», de «l'ennemi» lui inspire ses plus belles poésies : «Le Songe», poème défendu en Russie, dans lequel il dépeint avec un sentiment incomparable la tranquille beauté de l'Ukraine où, devant un paysage paradisiaque, il demande à son âme pourquoi elle est triste :

Tu ne vois pas?
Tu n'entends pas les sanglots?
Regarde! — Je m'envolerai
Très haut au-dessus des nuages blancs.

Où il n'y a ni maître ni punitions,
Où l'on n'entend ni le rire ni le sanglot humain.
Regarde, dans ce paradis que tu quittes
On dépouille le gueux de son dernier haillon.

C'est le servage, le terrible servage qu'il ne peut voir sans larmes, puis c'est le bagne qu'il aperçoit et qu'il devra connaître, enfin la capitale des tsars, avec une description naïve et maladroite de la cour et une superbe apostrophe à Pierre Ier, le bourreau de sa patrie, qui fit périr des milliers de cosaques dans ce pays lointain. Il pleure leurs descendants, — des renégats.

...Pleure, Ukraine,
Veuve sans enfants!

Dans le «Caucase», supérieur au «Songe», dédié à Jacques de Balmen, un ami tué pendant la guerre qui livra le Caucase à la Russie, il voit :

«Ces montagnes sans fin, voilées de nuées, semées de douleur, arrosées de sang».

...les ossements
Des soldats bien dressés;
Combien de larmes, de sang: Assez
Pour abreuver tous les monarques,
Avec leurs enfants, les noyer
Dans les larmes des veuves.

Il s'adresse ironiquement aux Circassiens, au nom de la Russie :

Si nous vous unissons
Vous gagnerez beaucoup.
Nous avons beaucoup d'espace
Rien que la Sibérie est immense!

Et combien de prisons et de peuples ?
Depuis le Moldave au Finnois
Tous se taisent en toutes les langues
Car ils sont heureux !

Il pleure son ami :

Mon bien-aimé,
Mon cher Jacques : Tu a versé ton sang.
Non pas pour l'Ukraine mais pour son bourreau.
Tu a bu jusqu'au bout le poison russe
Dans la coupe moscovite

Il s'écrie ailleurs :

...Qui sommes-nous ?
Les fils de qui ? De quels pères ?
Pour qui, pourquoi sommes-nous enchaînés ?

et puis :

Tu peux ricaner, ennemi cruel,
Mais pas trop, car tout se perd
Excepté la gloire. Elle ne se perdra pas
Et nous racontera le passé ;
Qui fut le juste, qui fut martyrisé
Quels sont nos droits,
Et de qui sommes-nous les fils ?
Je l'aime tellement, ma pauvre Ukraine
Pour elle je maudirais Dieu lui-même.

Il se demande pourquoi le sort de ses frères est si dur sur notre sol qui ne nous appartient pas . Dans sa haine du russe il va plus loin que les historiens ukrainiens, pour lesquels Bohdan Chmielnicki est le plus grand héros national, — il le maudit. Il se demande pourquoi sa mère n'a pas étranglé dans son berceau celui qui devait soumettre l'Ukraine à Moscou.

Dans son poème, «Les trois âmes», qui fait partie d'une trilogie : «Le grand caveau», il raconte le sort de trois malheureuses âmes de petites filles condamnées à ne pas entrer en paradis et à voler dans les airs, sous la forme de petits oiseaux, tant que l'Ukraine ne se relèvera pas de sa tombe et ne chassera pas la nuée de l'esclavage, tant que la lumière de la vérité ne brillera pas et que les enfants des esclaves ne prieront pas en liberté». Elles ont péché ces pauvres petits âmes, mais quand, comment ? Elles se le racontent : l'une a rencontré l'hetman lorsqu'il allait prêter serment à la Russie et n'a pas jeté l'eau qu'elle portait et brisé le seau (ce qui, selon le peuple, préserve du malheur). La seconde a mené à l'abreuvoir le cheval de Pierre Ier lorsqu'il revenait de Poltava, la troisième enfant a souri à Catherine qu'elle a vu dans son voyage sur le Dniéper...

Chevtchenko a une prédilection pour les sujets religieux, ses «Psaumes», ses «Néophytes», «Marie», sont des œuvres manquées pour la plupart, la dernière surtout, que le malheureux poète a désavouée avant de mourir. Ses poèmes historiques sont très beaux.

Ce sont ses «Doumys», qui veulent dire en ukrainien, en même temps, «rêves», «pensées» et «chants», qui resteront toujours ses chefs-d'œuvre. Elles l'emportent et lui déchirent le cœur : «Ne me déchirez pas, mes

chants, ne me brûlez pas ! », s'écrie-t-il, et dans son délicieux vers, « A Nicolas Gogol », il se plaint doucement :

L'un après l'autre, mes chants volent en essaim.
L'un étouffe mon cœur, l'autre le déchire.
Le troisième pleure tout bas, tout bas,
Si au fond du cœur que Dieu ne l'entend pas.

Des casemates de Pétersbourg et de la Sibérie, il envoie ses appels désolés ou ardents vers la patrie. Nous ne savons pas s'il existe dans toute la littérature mondiale un pareil cri de douleur, de nostalgie mortelle, sans bornes ! [1]) Ces « Doumys » faites avec des larmes et du sang, malgré la cruelle défense d'écrire pendant son exil, ne peuvent être rendues par aucune traduction.

Brisé par dix ans de bagne, il rentre à Pétersbourg pour y mourir. Son superbe et terrible « Testament » (Zapovit) est devenu l'Hymne national de l'Ukraine, on l'écoute debout :

Quand je mourrai, enterrez-moi
Dans une tombe, au milieu des steppes
De l'Ukraine bien-aimée,
Où l'on voit les champs si larges.
Le Dniéper et on l'entend rugir.

* * *

Quand il portera le sang ennemi
De l'Ukraine à la mer bleue,
Alors je quitterai ces monts et ces champs
Et j'irai vers Dieu

[1]) Effremoff.

Prier. Jusqu'à ce moment
Je ne connais point Dieu!

* * *

Enterrez-moi et levez-vous,
Brisez vos chaînes!
Et arrosez la liberté
Du sang de l'ennemi!
Et dans la grande famille
La famille nouvelle et libre,
Ne m'oubliez pas et donnez-moi
Une bonne, douce parole!

La couronne d'épines que ses compatriotes posèrent sur son cercueil, le 24 février 1861 est le symbole de sa vie comme du destin de sa patrie. Il est curieux que les Russes ne lui gardent point rancune, alors que les Polonais, auxquels il consacra un vers plein de fraternité et de pardon («Lakham») persécutent ou ignorent ostensiblement sa mémoire. Vaincus par son malheur et son génie, les Russes de cœur, comme Tourguenieff, qui écrivit une préface à une édition de ses poésies, Herzen, Tchernychevsky, Dobrolouboff, Viniatkine, Korch, l'admirent et le vénèrent sans réserve. Bielinsky seul l'a critiqué, comme il a critiqué Pouchkine d'ailleurs. Les plus grands peintres russes, Kramskoï et Riepine, ont laissé ses portraits. Mais c'est parmi son peuple que comme de raison, le poète jouit d'une popularité dont on ne peut se faire une idée et qu'aucun poète slave n'a jamais connue.

Sa vie et son œuvre ont été l'objet de toute

Les Soldats moscovites gardant le tombeau de Chevtchenko, pour prévenir les manifestations patriotiques le jour de son centième anniversaire 1914 *(Photographie)*

une littérature. Les moindres épisodes en ont été racontés et commentés.

Il est le représentant le plus parfait de sa malheureuse nation, son plus grand poète, le plus grand apôtre de sa liberté, son prophète et son idole. C'est le génie même de l'Ukraine. C'est ce qui nous explique le culte dont il est l'objet dans notre patrie. Ni Pouchkine, ni Mickiewicz, ni aucun autre poète slave ne peuvent lui être comparés sous ce rapport.

Son nom est aujourd'hui connu dans chaque chaumière. Un peuple qui a eu un poète comme celui-là, et qui l'a compris, est sûr de son avenir.

# VIII.

*Amis et disciples de Chevtchenko. — L'historien N. Kostomaroff. — P. Koulich. — Marie Markovitch (Marko Wowtchok) auteur de « Maroussia ».*

---

Autour de Chevtchenko se groupaient les plus remarquables représentants du mouvement ukrainien. Parmi les membres de la société secrète de Cyrille et Méthode, — ils étaient plus de cent, qui eurent à souffrir plus ou moins des répressions administratives en

Nicolas Kostomaroff (1817-1885).

même temps que le poète, — les plus célèbres furent : l'historien *Nicolas Kostomaroff* et le poète et publiciste *Panko Koulich.*

C'est comme poète et dramaturge, — auteur de deux tragédies en ukrainien «Sava Tchalyi» et «La Nuit de Péréiaslave», — que *Kosto-*

*maroff* (1817—1885) appartient à la littérature ukrainienne. Son œuvre historique beaucoup plus importante appartient à la science russe, mais comme patriote, il reste ukrainien, malgré l'inévitable empreinte que lui laisse une longue vie passée parmi l'élite de l'intellectualité russe, comme pour Koulich et Maxime Kovalevsky. Il débuta par une étude sur «Le Sens historique de la poésie populaire» (1843), fit paraître bientôt une «Mythologie slave» (1847), et se rendit célèbre par ses nombreuses monographies historiques littéraires.

Soupçonné, en 1847, avec Chevtchenko et Koulich, de tendances séparatistes, il fut emprisonné ex exilé longtemps à Saratov. Gracié en 1855, il partit à l'étranger et plus tard prit une part aux travaux qui préparèrent l'affranchissement des serfs, occupa une chaire à l'Université de St-Pétersbourg, mais dut la quitter à la suite de troubles des étudiants qui, en 1862, avaient montré trop de sympathies à ses principes. [1]) Sa carrière d'homme d'action était maintenant finie ; il publia, aux frais de la commission archéographique, onze volumes de documents pour l'histoire des provinces du sud-ouest (L'Ukraine officiellement), treize volumes de ses monographies, dans lesquelles il montre ses sympathies pour les institutions

---

[1]) K. Waliszewski: La Littérature russe.

libres et démocratiques, et pour l'autonomie de l'Ukraine.

A côté de lui nous voyons un type singulier, mais malheureusement bien dans le caractère national ukrainien. Tour à tour exalté et sceptique jusqu'au cynisme, adorateur et contempteur de sa patrie, extrêmement doué, très cultivé, *Panko Koulich* (1815—1897) nous donne

P. Koulich, poète et publiciste ukrainien (1815-1897).

un exemple de cette injuste et cruelle autocritique allant jusqu'à l'autoflagellation, que nous voyons souvent parmi nos intellectuels et que l'on ne peut expliquer que par un manque d'équilibre moral ou psychique. Avec une haute intelligence, et malgré la richesse de son héritage littéraire : poésie, histoire, roman, œuvres polémiques, il nous a laissé peu d'œuvres remarquables.

En somme, c'est une existence longue et agitée et qui malgré les relations étroites de l'homme avec Chevtchenko, ne peut supporter de comparaison avec la vie courte et sans défaillance du poète.

Marie Markovitch (Marko Wowtchok)
(1834-1907).

Parmi les écrivains appartenant à l'entourage de Chevtchenko, ce fut une femme, *Marie Markovitch*, écrivant sous le pseudonyme de *Marko Wowtchok* (1834—1907), qui eut le plus de talent littéraire. Ses «Contes populaires», parus en 1858, eurent un brillant succès. Tourguenieff les traduisit en russe ; ils furent traduits aussi en français et en anglais. Sa «Maroussia» est un petit chef d'œuvre. Chev-

tchenko appelait leur auteur «sa sainte étoile et son «doux prophète». Héritière de Hrehory Kwitka elle fit école. Ses successeurs furent Fedkovitch, Franko, Panas Mirnyi, Levitsky. Toutes proportions gardées, Marko Wowtchok fut pour le roman ukrainien ce qui fut Chevtchenko pour la poésie. Malheureusement cette étoile s'éteignit aussitôt qu'elle s'était allumée. Marko Wowtchok s'arrêta après ce brillant début et son œuvre se borne à ces mêmes contes dont nous parlons.

Appartenant à une famille d'ancienne noblesse, mais animée de sentiments libéraux et très larges, elle travailla par ses écrits à l'émancipation des serfs. Séduisante, intelligente, elle fut très liée avec Koulich, et réunissait dans son salon les écrivains ukrainiens de son époque, puis, établie à l'étranger, elle vécut longtemps à Paris, oubliée. Mme Alexandra Koulich, femme de celui dont nous avons parlé, écrivant sous le pseudonyme de Hanna Barvinok (1829—1911), nous laisse des récits de la vie du peuple, écrits avec un grand talent d'observation.

# IX.

*Roudansky, Svidnitsky, Storojenko, etc. — Les «années soixante». Libéralisme et réaction. — L'ukase de Valouieff: «La littérature ukrainienne n'a jamais existé, n'existe pas et n'existera jamais». (1863).*

L'époque qui prépara et vit s'accomplir la grande œuvre de l'émancipation des serfs, — l'année soixante, comme on l'appelle en Russie, — vit se réunir autour de Chevtchenko et de ses plus proches épigones, — Kostomaroff, Koulich, M. Wowtchok, dont le mérite est incontestable sous ce rapport, — un nombreux groupe d'Ukrainiens. Parmi les écrivains de cette heure de libéralisme, dont la revue «Osnova» paraissant (en ukrainien), à Pétersbourg était le porte-parole, — il faut citer *Stepan Roudansky* (1830—1873), un vrai talent de poète, victime de la lutte entre ses aspirations idéales et patriotiques et les conditions de la vie et les basses aspirations de la société qui l'entoure. Il finit par y succomber comme un autre écrivain de grand talent, mort jeune aussi, *Anatole Svidnytsky* (1834—1872), qui, à peine âgé de vingt-cinq ans, nous laissa un roman qui ne parut (en 1901) que quarante ans après avoir été écrit. «Les Luboradsky», une «Chronique de famille», nous dépeignent la vie des «années soixante» dans le milieu bourgeois qui commençait à se dénationaliser de l'Ukraine de la rive droite du Dniéper. Famille de clergé, — les prêtres orthodoxes sont mariés en Ukraine, — subissant d'un côté la dépression polonaise, de l'autre l'empreinte

russe. Svidnytsky nous montre l'éternelle protestation des âmes plus nobles contre le joug étranger. Il mourut inconnu et ce n'est qu'aujourd'hui qu'on vient lui rendre justice. *Leonid Hlibov* (1827—1893) est le troisième fabuliste ukrainien après Artemovsky et Hrebinka. *Alexandre Konisky* (1836—1900) ardent patriote, travailleur énergique et actif, grand connaisseur de sa langue, cultivé, rappelle Koulich par ces qualités et le surpasse par la fermeté de son caractère, il continue M. Wowchok dans ses récits et nouvelles, supérieures à ses poésies dont tout le mérite consiste dans une langue très pure. Politicien sérieux, il est plus conservateur que les autres Ukrainiens de son époque, car il voit avant tout et avec raison des cosmopolites dans les révolutionnaires qui l'entourent.

Un peu à l'écart se tiennent ici *Olexa Storojenko* (1805—1874) et *Jacques Chtchogolov* (1824—1898). Le premier, par ses opinions, appartient plutôt à l'ancienne école qui précède Chevtchenko, maître de sa langue, qu'il sait employer en vrai artiste, plein de talent, mais forcé de vivre éloigné des siens et de son pays, il n'appartient pas au mouvement politique de son époque. Il nous laisse d'agréables nouvelles qui se lisent avec plaisir encore aujourd'hui. Chtchogolov est un poète qui redoute la popularité facile et se cache fièrement. Il nous donne de beaux ta-

bleaux, se plaint sur le sort de sa patrie, de son peuple asservi, on dirait qu'il se dépeint dans son dernier chant «Le Cygne», où il parle du poète qui meurt fièrement sans attendre les applaudissements de la foule.

A ces écrivains plus remarquables de l'époque dont nous parlons, viennent se joindre d'autres moins connus : *Petro Kouzmenko* (1867) M. *Olexandrovitch*, M. *Symonov*, *Stepan Nis* (1900), *Wassyl Koulik* (1870), *Olexandro Navrotsky*, *Mykola Verbitsky*, *W. Alexandrov*, *Danylo*, *Mordovetz*, *Wassyl Mova*, etc.

Les «années soixante» étaient une époque de libéralisme en Russie. Avec l'émancipation des serfs, l'émancipation des nationalités opprimées se préparait. L'exil et la prison n'avaient eu que le résultat qu'elles ont toujours : la renaissance plus forte encore de l'âme nationale. Les persécutions de Chevtchenko et de ses amis, au lieu d'abattre le mouvement national n'avaient fait que le raviver. Des périodiques nouveaux comme l'«Osnova», dont nous avons parlé, de nouvelles éditions des œuvres de Kotlarevsky et de Chevtchenko se suivent, des sociétés patriotiques ou culturelles, «Hromady», se fondent parmi la jeunesse, les étudiants «vont dans le peuple», le mouvement insurrectionnel polonais vient s'y joindre, bientôt éloigné par la masse des intellectuels ukrainiens qui, moins cependant que le peuple, s'y montre cependant hostile. D'un autre côté, les

sphères gouvernementales semblent comprendre la situation et se prêter au grand mouvement qui aurait pu leur offrir de sa part aussi un appui. L'empereur Alexandre II avait ordonné de traduire en ukrainien le manifeste du 19 février qui proclamait la libération des

Anatole Svidnytski
(1834-1872).

serfs. Le gouverneur de Kiev, Hesse, faisait paraître des proclamations en langues ukrainienne et russe, celui de Katerinoslav, une brochure sur l'émancipation en ukrainien ; à Kiev, le gouvernement faisait imprimer à ses frais des livres en ukrainien pour les écoles

primaires, enfin ces mêmes écoles, s'ouvrent partout, souvent aux frais des grands propriétaires polonais, avec la langue ukrainienne comme langue d'enseignement. Les pédagogues les plus en vue, Ouchinsky, le baron Korff, Wessel, les comités pédagogiques du Ministère de l'instruction publique s'exprimaient en faveur de cet enseignement. Le ministre lui-même, Golovine, sut trouver le moment échéant, des paroles sages et éloquentes en sa faveur.

Tout d'un coup vint la réaction. Le ministre Valouieff en devint le fauteur. Il défendit la traduction de l'Evangile en langue ukrainienne, les journaux furent suspendus, leurs rédacteurs chassés ou exilés. Le 18 juillet 1863 Valouieff émet dans une célèbre circulaire la célèbre phrase : «La langue et la littérature ukrainiennes n'ont jamais existé, n'existent pas et ne peuvent pas exister !» Il oublie qu'il le dit deux ans après la mort de Chevtchenko ! Il défend toute publication en ukrainien. En vain le ministre de l'instruction publique proteste dans ces paroles sensées : «C'est le contenu de l'œuvre, les idées qu'elle émet, la doctrine qu'elle propage et non la langue dans laquelle elle est écrite qui peut donner lieu à l'interdiction de tel ou tel livre.»

Anéanti en Ukraine russe, le mouvement national ukrainien se réfugie en Ukraine autrichienne, en Galicie.

---

# X.

*La Galicie. — Elle succombe sous la polonisation. — Obscurantisme et russophilisme. — Son réveil est tardif et ne vient qu'à la suite de celui de l'Ukraine russe. — Osyp Fedkovitsch.*

---

De toutes les parties de l'Ukraine la Galicie avait été le plus longtemps sous la domination polonaise. Après avoir été au XIIIe siècle un centre politique important, sous ses princes Roman et Danylo, auquel le pape Innocent IV offrit en 1253 la couronne royale (d'où vient le titre de royaume de Galicie et de Lodomérie (Vladimir-Volhynski, relevé par l'Autriche en 1772), après des luttes entre ses voisins, les rois de Pologne et de Hongrie, dont quelques-uns portèrent aussi le titre de « Rex Ruthenorum », la Galicie tomba définitivement aux mains des Polonais au XVe siècle, alors que le reste des territoires ruthènes se groupaient sous une dynastie lithuanienne de race, mais ruthène de culture, dans un état qui officiellement portait le titre de Grand-Duché de Lithuanie et de Ruthénie, était cependant un Etat ruthène par excellence, par ses lois, sa culture et sa langue.

Aussi le sort de la Galicie fut le plus triste de toutes les provinces de la Ruthénie. Elle ne se releva que sous la domination autrichienne. Joseph II lui accorda une université à Lemberg en 1784, où la langue ruthène était obligatoire. Ces droits lui furent cependant enlevés avec le temps au profit des Polonais. Le

réveil général des Slaves, au commencement du XIXe siècle provoqua ici un mouvement infiniment plus faible que celui qui se produisit en Ukraine russe. Nous voyons à sa tête *M. Chachkievitch* (1811—1843) dont le premier recueil (1835) de poésies, La voix de la Galicie» parut à Lemberg, mais dont le second «La Roussalka du Dniester» dut être imprimé à Budapest à cause de la malveillance de la censure autrichienne qui pas plus que la censure russe n'envisageait avec sympathie ces innocents débuts littéraires. Accusés de russophilisme, les auteurs durent subir des persécutions stupides. Le directeur de la police de Lemberg trouvait qu'il y avait bien assez d'ennuis avec une nationalité (polonaise) pour que des fous (Tollköpfe) veuillent retirer de sa tombe une seconde nationalité ukrainienne (ruthenische) morte déjà. D'un autre côté, les humiliations auxquelles étaient condamnés les Ruthènes dans ce pays attiraient leurs sympathies et leur espoir vers la grande et puissante Russie.

Ce fut la source du russophilisme ou moscophilisme que nous y apercevons, phénomène si connu en Autriche et dans les Balkans, parmi les Tchèques, les Slovaques, les Serbes et même les Polonais, que la Russie a soutenu et dont elle a su tirer parti. Le mépris de la langue ruthène envisagée comme une langue de paysans ne fut pas seulement le carac-

tère distinctif des Polonais ou des fonctionnaires autrichiens ; les hauts fonctionnaires ruthènes, religieux et civils, sortis de l'école de Metternich, nous donnèrent l'exemple de cet obscurantisme et de cet aveuglement dans une lutte avec le réveil national de leur propre pays, dont nous voyons des exemples aussi frappants parmi les Tchèques. Ils étaient contre toute émancipation de la culture et de la langue populaires, sous prétexte que cela était contraire au «principe fondamental des Ruthènes : le principe conservateur (!)» et confisquaient jusqu'à une ode d'Antoine Mohilnitski, sur l'entrée à Lemberg de l'archiduc François-Charles, sous prétexte qu'on «ne pouvait pas glorifier un si haut personnage dans une langue aussi grossière (!)»

Mais vint l'année 1848, le «printemps des peuples». Metternich fuit, le comte Stadion, gouverneur de la Galicie, commença à compter avec les Ruthènes, ce qui fait dire aux Polonais que ces derniers furent «inventés» par Stadion. Cependant au Congrès panslaviste de Kromeryz les grands patriotes tchèques Rieger et Palatsky défendent avec éloquence et une parfaite compréhension la cause ruthène contre les Polonais qui formulent déjà leurs prétentions. Des écoles, une organisation ruthène, une presse se fondent, le Conseil national ruthène lance un manifeste où il dit : «Nous, Ruthènes de Galicie, nous appartenons à la

grande nation ruthène qui parle la même langue et compte 15 millions d'âmes dont deux et demi habitent la Galicie. Cette nation a été naguère indépendante et égalait les plus puissantes nations de l'Europe, avait sa langue, ses lois et ses princes. Levez-vous, frères ! Réveillez-vous de votre long sommeil, car il est temps !»

Une vie politique, basée sur la lutte avec l'élément dominateur polonais commence. Mais la littérature est bien faible. Alors qu'en Ukraine russe elle arrive à son plein essor, ici elle n'a qu'un écrivain de talent. C'est *Osyp Fedkovitch* (1814—1888), un fils de la Bukovine. Après avoir fait la campagne d'Italie il fait paraître des chants de soldats qui consolident sa réputation. Ce sont des œuvres d'un vrai sentiment et d'une grande beauté de forme et de langue. Puis vinrent ces récits en prose, dignes pendants des œuvres de M. Wowtchok et que Tourguenieff place très haut : « Ici seulement je vois jaillir une source d'eau vive, tout le reste, dans la littérature galicienne, écrivait-il, n'est qu'un fantôme ou un cadavre. » A l'encontre de Chevtchenko, Fedkovitch est d'un loyalisme envers son gouvernement (autrichien) peut-être exagéré, qui nuit à l'effet de sa poésie. Les révoltés sont toujours plus populaires que les panégyristes même sincères.

En tout cas, renouvelée et réformée, l'Au-

triche devenait vers 1848—1860 un asile dont devaient bientôt profiter la langue et la culture ukrainiennes chassées de Russie.

# XI.

*La lutte. — Nouvelles représailles. — Interdiction d'imprimer (1876). L'historien v. Antonowitch. — M. Drahomanov, l'homme politique, le savant, le publiciste.*

— —

Malgré la circulaire de Valouieff, de 1863, qui annonçait que la littérature ukrainienne n'avait jamais existé, n'existait pas et n'existerait jamais, malgré toutes les restrictions et répressions, elle continuait à se développer, et c'est à Kiev que ses représentants se concentraient. Indestructible, elle avait d'éminents représentants dans la personne des savants : *Antonovitch, Drahomanov, Jytecky, Mikhaltchuck, Roussov, Tchoubinsky, Kistiakovsky*, qui travaillaient dans les sociétés historiques, géographiques, philologiques et ethnographiques ; des belletristes, comme *Starytsky, Levitsky, Mirnyi*, auxquels venait se joindre en Galicie son premier grand écrivain, *Ivan Franko*. Le théâtre ukrainien comptait de nouveaux auteurs : *Kropivnitsky, Starytsky, Tobilevitch*, et un compositeur de talent : *Lyssenko*.

Une nouvelle répression, qui date de l'année 1876, devait répondre à cette nouvelle floraison de notre littérature. Un document fameux, daté d'Ems, devait lui apporter un nouvel arrêt de mort, aussi inefficace que les précédents.

Le voici :

Sa Majesté l'Empereur a daigné ordonner le 18 30 mai 1876 :

1. L'interdiction d'importer de l'étranger (Galicie) des brochures et des livres imprimés dans le dialecte petit-russien (c'est-à-dire ukrainien) ;

2. D'interdire l'impression et la publication dans les frontières de l'Empire d'œuvres originales et traduites dans cette langue, à l'exception: *a)* de documents historiques, *b)* d'œuvres appartenant à la catégorie des belles-lettres ; à la condition que lors de la publication de l'ouvrage historique, l'orthographe de l'original soit expressément respectée, et que pour les œuvres de belles-lettres aucune déviation de l'orthographe russe usitée généralement ne soit tolérée ;

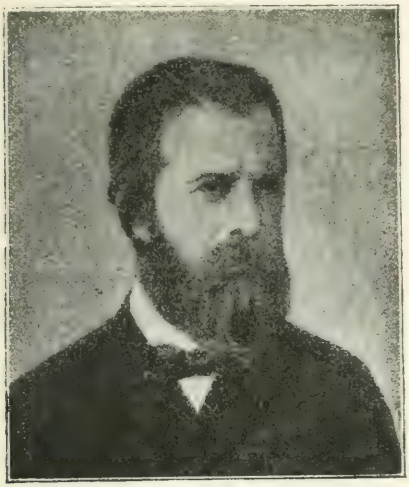
3. Les représentations théâtrales en langue petite-russienne, ainsi que la publication de textes musicaux dans cette langue doivent être prohibées.

Signé : Chef du département principal
pour les affaires de presse :
GREGORIEFF.

Une Commission extraordinaire, composée des ministres Dmitri Tolstoï et Timacheff, du chef des gendarmes, le général Potapoff, et d'un renégat dénonciateur, le conseiller intime Jouseffovitch, reçut l'ordre de veiller au « danger ukrainien ». C'était un pas de plus que les mesures draconiennes de Valouieff ; l'acte de 1876 défendait même les livres pour le peuple, les pièces de théâtre et le texte de ces

chants célèbres de l'Ukraine, que nous vîmes apparaître alors avec des paroles françaises, — les éditeurs ne voulant pas les faire paraître avec un texte russe.

La puissance des ordres écrits se trouva donc ici en face de la force de la vie, comme



M. Drahomanov.

dit M. Effremov, et nous n'avons pas besoin d'ajouter de quel côté se trouva la victoire.

A la tête de la réaction nationale que l'attitude du gouvernement provoqua, de ce mouvement de protestation politique autant que littéraire, nous voyons le plus grand savant et agitateur de cette époque en Ukraine, Drahomanov.

*Mykhaïlo Drahomanov* (1841–1895), extrêmement cultivé, publiciste et critique de grand talent, se donna pour but de continuer la tradition des membres de la société de Cyrille et Méthode, — la tradition de Chevtchenko, — mais il l'unit aux plus récentes manifestations du socialisme contemporain. Ce fut un européen dans la plus large conception de ce terme. Il joignait des idées d'un radicalisme très avancé, qui le forcèrent à quitter la Russie dans les dernières années de sa vie, à une science profonde qui lui ouvrit les milieux les plus autorisés de la haute culture en Occident. Il voulut et sut faire connaître l'Ukraine au monde civilisé et la défendre (protestation, au Congrès littéraire de Paris, contre la loi de 1876). Socialiste, et un des plus éminents de son époque, il ne sacrifia pas sa patrie au principe social et resta toute sa vie profondément attaché à sa malheureuse nation, tout en se déclarant plutôt autonomiste et fédéraliste que séparatiste. Il exprima ses idées dans toute une série de livres et de brochures riches en faits et en conclusions : « La politique orientale de l'Allemagne et la russification », « L'Ukraine et les centres », « La fédération libre », « La Pologne historique et la démocratie grand-russienne », « Pensées étranges sur la question nationale de l'Ukraine », « Lettres à l'Ukraine du Dniéper », et une quantité d'autres. Dans sa jeunesse, plus ukrainophile qu'ukrainien, il

traversa une évolution qui le rendit franchement ukrainien avec l'âge, mais il resta l'homme des plus larges horizons et proclama que son devoir était de servir « les intérêts de l'humanité entière dans sa langue ukrainienne ». Avec cela un historien, un ethnographe, un linguiste de premier ordre et un profond connaisseur de la littérature de son pays. Drahomanov eut une grande influence en Galicie, où il apporta les principes socialistes et travailla à détruire cette mentalité selon laquelle le principe conservateur était « le principe fondamental de la nation ruthène ». Nous ne jugeons pas ici s'il avait raison ou non. Constatons qu'il vint réveiller en Autriche le mouvement ukrainien, ce qui est une preuve de plus

Le professeur V. Antonovitch
en costume de paysan ukrainien.

que ce n'est pas l'Autriche qui l'inventa. Il laissa en Galicie un grand élève, Ivan Franko.

A côté de Drahomanov, nous voyons, à Kiev, un historien de grande valeur, doublé d'un patriote tout aussi démocrate et radical, c'est V. *Antonovitch* († 1912), avec lequel il fit paraître plusieurs volumes de «Chants historiques du peuple petit-russien», œuvres d'une grande érudition. Ses «Monographies historiques», «Les dernières années de l'organisation cosaque dans l'Ukraine occidentale», ses savantes recherches sur le clergé et la bourgeoisie ruthènes, sont des œuvres de grande valeur, non sans être quelque peu tendancieuses. Antonovitch était un patriote fanatique, sorti d'une famille polonisée, il avait noblement épousé la cause de l'Ukraine avec une passion qui lui valut beaucoup d'ennemis, et qui devait lui nuire dans l'objectivisme nécessaire à des travaux purement scientifiques. Ce fut un vrai savant toutefois. Il laissa de nombreux élèves de très grande valeur, parmi lesquels nous citerons le professeur M. Hrouchevsky.

Antonovitch, auquel on a reproché justement d'avoir embrassé l'orthodoxie officielle, ce que seul son complet athéisme pouvait expliquer, revint, dans un âge avancé à des idées de rapprochement avec les Polonais. Il y travailla en Galicie de concert avec Barvinsky et le prince Adam Sapieha, sans arriver à un résultat sérieux.

# XII.

*Ivan Levitsky. — Panas Mirny. — M. Starytsky. — Le théâtre ukrainien. — Ses défauts, son charme, sa force de propagande. — Kropyvnitsky. — Tobilevitch. — Les femmes dans la littérature ukrainienne: Mmes O. Kossatch, O. Effimenko et S. Roussoff.*

Les années qui suivirent l'abolition du servage appelée «émancipation» des paysans en Ukraine — et qui leur apportèrent avant tout l'oppression nationale tout en remplaçant la servitude patriarcale par la dure servitude sociale, trouvèrent en *Ivan Netchouï Levicky* (né en 1838) un peintre fidèle. Dans une série de romans au caractère plutôt social, il dépeint l'état d'âme et la misère du peuple exploité et russifiée, et soi-disant libre. Il y montre un vrai talent. Ses tableaux sont de vrais tableaux de genre. Plus profond psychologue *Panas Mirnyi* (un pseudonyme) retrace les sentiments intimes et les souffrances de ses humbles héros. *Mikhaïlo Starytsky* (1840 jusqu'à 1904) est le poète de cette époque. Ces œuvres lyriques, d'une valeur réelle, renferment le même motif de protestation indignée contre l'oppression nationale et sociale.

«Chante poète, chante haut!...
Non l'amour ni le bonheur...
Chante, pleure et sois prêt
A ceindre la couronne de ronces
A la place des lauriers.»

dit-il dans ses vers «Au poète». La «Fille de Jephté» pense à sa patrie triste et dépouillée, avant de mourir. La timidité, la défaillance,

la peur de l'ennemi, sont pour lui un péché contre l'Esprit Saint, envers lequel il ne trouve pas de pardon.

Ses œuvres dramatiques sont plus faibles. Leurs qualités scéniques — auxquelles l'auteur tenait beaucoup — envisageant avec raison son théâtre comme un puissant facteur de propagande nationale, ne sont point égalées par leur valeur littéraire. Dans son zèle de propagandiste, il se perd dans les accessoires, les effets patriotiques, les chants, les danses nationales, etc. et oublie de faire valoir sa propre personnalité artistique et son réel talent.

C'était un sacrifice inutile et même dangereux pour la cause à laquelle il se vouait. Le théâtre resta cependant malgré tout une des plus grandes forces motrices du mouvement national. Bien que son répertoire ne compte pas de chefs-d'œuvre (une certaine quantité de bonnes pièces cependant, surtout dans le comédie), il frappe l'imagination comme le cœur, enchante et émeut.

Le théâtre ukrainien jouit en Russie d'une renommée justement célèbre. Ses acteurs sont excellents. Nulle part plus qu'ici le théâtre n'est un sanctuaire de l'art national, de la patrie elle-même. Nous y voyons souvent dans les rôles les plus infimes des jeunes gens et jeunes filles sortis des classes les plus hautes de la société, venir prendre place dans les chœurs, dans ces ensembles si pittoresques dont le

charme agit sur les indifférents et leur rappelle la patrie oubliée ou éloignée.

Le théâtre ukrainien avait débuté, par suite de l'ordonnance de 1876, au delà des frontières de l'Ukraine, à St-Pétersbourg, Moscou, jusqu'en Sibérie, partout il avait conquis son auditoire recruté en majeure partie parmi les Ukrainiens transportés par le sort dans ces contrées éloignées. Ce ne fut que sous le général-gouverneur Dragomiroff, connu par sa loyauté comme par son courage, un Ukrainien russifié, resté secrètement attaché à l'Ukraine et en relations avec le professeur Antonovitch, que les acteurs ukrainiens obtinrent le droit de jouer à Kiev et en Petite-Russie en général.

Avec Starytsky, nous voyons un autre auteur dramatique, artiste fameux, lui-même, *Marko Kropyvnitsky* (1841—1910) qui nous donne toute une série de types et de tableaux pris sur le vif. Alors que Starytsky et le compositeur Lyssenko créent et organisent à Kiev, Kropyvnitsky travaille à Ekaterinoslav avec son compagnon et continuateur J. Tobilewitch, connu sous le pseudonyme de *Karpenko-Kary* (1865—1907), écrivain dramatique d'un réel talent, auteur d'un beau drame historique « Sava Tchaly » et d'excellentes études de mœurs populaires. Il faut lire l'histoire de sa vie écrite par sa veuve, pour juger de l'effort vraiment héroïque que comportait la lutte de ces hommes dénués de toutes ressources, fai-

bles par leurs moyens, mais forts de leurs forces morales, du puissant amour de leur patrie, qui devait surmonter tout et survivre à tout.

Après Dragomanoff, nous devons parler de sa sœur. Dans des poésies et des nouvelles remarquables, Mme *Olga Kossatch*, femme du général de ce nom, écrivant sous le pseudonyme d'*Olena Pchilka* (née en 1852), pose avec beaucoup d'autorité et de talent la question du cosmopolitisme et du nationalisme et la résout en faveur de ce dernier. Patriote ardente, elle est même envisagée comme promotrice du courant nationaliste en Ukraine, que représente un périodique rédigé par elle depuis l'abolition des mesures restrictives sur la presse, à Kiev puis à Hadiatch, le «Ridny Kraï». Elle s'y exprime pour un accord avec les Polonais et la lutte avec les Juifs, qu'elle envisage comme hostiles au mouvement ukrainien. Cet antisémitisme très rare en Ukraine et dont elle est l'unique représentant, lui a valu des inimitiés et des polémiques violentes parmi les Ukrainiens, plutôt philosémites jusqu'à présent.

Une autre femme du plus grand mérite et d'une science remarquable, Mme Olexandra Effimenko, Russe d'origine mais Ukrainienne de cœur, nous donne des études historiques et littéraires de la plus grande valeur, réunies sous le titre «La Russie du Sud». A côté du

professeur *O. Roussoff* (mort en 1916) un économiste et publiciste de talent, nous voyons sa femme Mme *Sophie Roussoff*, une patriote non moins ardente et un écrivain de haute culture qui rédigeait avant 1914 une revue pédagogique le «Svitlo» (la Lumière) en ukrainien, une des plus remarquables de l'Europe.

# XIII.

*Ivan Franko (1856—1916). Le plus grand poète de la Galicie. — Le lettré, le savant, le penseur. Son rôle politique, sa haute culture. L'apôtre enthousiaste des revendications nationales.*

---

## Ivan Franko (1856-1916).

Fils du peuple comme Chevtchenko, il lui a été comparé. C'est une erreur. Il n'y a pas de comparaison entre eux. Poète de très grande valeur, — envisagé comme le plus grande de l'Ukraine après le «Kobsar», — à tort à notre avis, car plusieurs autres l'égalent et Lesia le surpasse. Il n'est pas seulement poète et poète par la grâce divine, comme Chevtchenko. Il n'en possède pas l'extrême lyrisme ni la facilité, son vers est souvent raboteux, mais sa pensée est plus profonde. C'est en revanche un savant, un lettré, un homme politique et un penseur.

Né en 1856 dans un village de la Galicie ruthène près de Drohobytch, il se fit déjà remarquer dans son enfance par ses prodigieuses aptitudes ; au lycée, son professeur polonais disait de lui qu'il serait la gloire de sa nation. Reçu docteur ès lettres à l'Université de Lvov, il débuta comme poète publiciste et critique littéraire. L'apparition de chacun de ses articles ou de chacune de ses poésies devenait un événement dans le monde littéraire ruthène de la Galicie si pauvre jusqu'alors. Le séjour de Dragomanoff en Galicie (depuis 1876) qui apportait avec lui de l'Ukraine russe le mouve-

ment national ukrainien proscrit par le gouvernement russe, devait avoir une influence décisive sur lui. Il devint l'élève, le camarade et le successeur du grand socialiste ukrainien.

Ivan Franko (1856-1916).

Avec le mot d'ordre « Le peuple pour lui-même et tout pour le peuple », ils s'adressèrent aux masses et trouvèrent un puissant écho. Ils fondèrent le parti radical populaire, avec l'aide de Mykaïlo Pavlyk et se mirent à critiquer

le conservatisme clérical du parti vieux-ruthène. A travers ces luttes de partis, ils aidèrent puissamment au réveil de quelque chose qui est en dehors et au-dessus des partis : le mouvement national, et ce fut leur grand mérite. C'était de Russie, comme nous voyons, qu'avec Dragomanoff, Antonovitch, Konisky et d'autres encore, venait le mouvement national en Ukraine autrichienne et non d'Autriche en Russie comme le prétendaient les écrivains à la solde russe.

Malgré son rôle politique, c'est comme poète et homme de lettres que Franko a été le plus populaire parmi ses compatriotes. Ses œuvres puissantes passionnaient la jeunesse. Tour à tour poète et romancier, il nous dépeint dans une série de nouvelles l'exploitation du peuple dans les mines pétrolifières de Boryslav («Boa constrictor», «A la sueur de son front») ; la misère des paysans livrés à la merci des seigneurs («Plaisanteries de seigneurs») ; il nous donne des pages purement lyriques de toute beauté («Les Feuilles fanées», «Journées tristes»), des poésies où avec une érudition extraordinaire, il fait revivre les antiques écrivains ruthènes du XIIe siècle. Dans son poème «Moïse» il dirige avec l'enthousiasme d'un prophète son peuple vers la terre promise de la liberté. Il donnait en même temps à sa littérature de parfaites traductions des chefs-d'œuvre de Heine, Gœthe (le

Faust en entier), de Mickiewicz et de quelques autres poètes. [1])

Le docteur Svencicky, son dernier biographe à l'étude duquel, parue dernièrement, [2]) nous empruntons beaucoup, nous fait remarquer la grande et profonde culture de Franko. Ce maître de la langue vivante du peuple était un philologue de premier ordre. Il se passionnait pour les monuments de la langue «sèche et morte» de l'Eglise slavone, ses vieux évangiles antiques comme celui de la cathédrale de Reims sur lequel les rois de France prêtaient serment, les contes apocryphes venus de Grèce ou de la Provence qui enchantaient ses aïeux.

Dans son journal «La vie et la parole» qu'il fit paraître à Lemberg en 1894—1897 et consacré à la littérature, l'histoire et le folklore ukrainien, Franko écrivit d'excellentes études sur les anciens manuscrits ruthènes, les légendes et les apocryphes comme le roman «Varlaam et Josaphat», il étudie les superbes polémiques religieuses et nationales d'Ivan Vichensky, de la fin du XVIe siècle, enfin en 1898—1899, le poète écrit lui-même un recueil

[1]) Parmi les nombreux traducteurs des auteurs classiques, la littérature ukrainienne compte encore Pétro Nischinsky (1832-1896) excellent traducteur de l'Odyssée et de six chants de l'Iliade; Kouliche et Shakespeare, de Byron; Roudiansky de l'Iliade; Starytsky d'auteurs serbes et russes.

[2]) La Vie Ukrainienne. Octobre, novembre 1916.

de «Poèmes» et un autre sous l'antique terme de «Mon émeraude», tout imprégnés d'archaïsme charmant et raffiné. Il trouve dans ce travail non seulement les joies d'un lettré, il va jusqu'à se passionner, lui plutôt sceptique et incrédule, persécuté pour son anticléricalisme, pour la morale chrétienne et naïve de ses ancêtres éloignés.

Erudit, pleinement adonné à la recherche de la vérité scientifique, il devait pencher en politique vers le réalisme. Eloigné de toute tendance excessive ou aventureuse, il comprenait comme Dragomanoff une entente avec les Russes sur les bases autonomistes et fédératives. Il revint de ses illusions en face de la terrible réalité du système Bobrinsky en Galicie. Il tâcha de travailler à une entente avec les Polonais et fit paraître des articles dans les journaux polonais progressistes. Ce fut une seconde désillusion, il s'aperçut que les Polonais ne pensaient pas à se départir de leur politique impérialiste et dénationalisatrice. Dans un moment d'amertume, il rejeta sans raison ces fautes politiques sur la mémoire belle et pure du plus grand poète polonais, Mickiewicz, en l'appelant dans un article malheureux et retentissant «le poète de la trahison». C'était une erreur et une injustice. Franko oubliait que Mickiewicz, qui avait condamné la trahison (la «Targovitza») dans son immortel poème «Monsieur Tadhée» n'avait pris dans sa

jeunesse comme héros de son poème Conrad Walenrod un traître — un traître de mélodrame plutôt même — que par engouement général à l'époque romantique pour ce genre de héros. Il suffit de le remarquer dans les œuvres de Byron, de Schiller et de Victor Hugo.

Dans sa juste colère le poète ruthène avait injustement abaissé la grande mémoire d'un ami des Ruthènes, en la rapprochant des politiciens de la Galicie.

Mais revenons à ses mérites. Un des plus grands fut que comme Chevtchenko il fut l'apôtre enthousiasmé du réveil national. Il le fut avec passion et puissance. Il le dit dans sa célèbre poésie Les casseurs de pierres : Nous brisons le roc, nous aplanissons la route»

« Nous brisons le roc, nous fracassons le granit.
Et nous bâtirons une route dure
Avec nos propres os et notre propre sang
Et après nous viendra une nouvelle vie,
Un nouveau bonheur en ce monde ».

Il relève l'âme de ses compatriotes dans un souffle d'espoir :

« Elles tombent lentement, toutes les chaînes
Qui nous liaient à la vie qui passe!
Et la pensée est délivrée de l'ancienne fange
Nous revivons, frères, nous revivons! »

Il adresse ces paroles d'espérance et de foi à ceux qu'il aime au-dessus de tout :

« A ceux qui versent leur sueur et leur sang,
A ceux que blessent les chaînes. »

« *Mon amour* ».

A ce peuple — dont il est sorti — à ce «géant enchaîné», il dit :

« Laboure, laboure et chante, ô toi, géant enchaîné
Dans la misère et les ténèbres !
Les ténèbres seront chassées, tes liens tomberont
Et nous briserons ton joug.
Ce n'est pas sans raison qu'opprimé par l'ennemi
Pauvre, tu chantais la force de ton cœur,
Ce n'est pas sans raison que tu glorifiais sa victoire
Dans tes contes enchanteurs.
Il vaincra, brisera l'injustice,
Et tu laboureras ton propre champ libre
Maître de ton propre labeur
Et dans ton propre pays — le maître. »

« *Le journalier* ».

# XIV.

*Poètes et publicistes: B. Lepky, M. Kobylanska, Stefanyk, O. Makovej, W. Stchourat, M. Levitsky, M. Tcherniavsky, Tcherkassenko, M. Vorony, H. Tchouprinka, V. Samilenko. Le grand organisateur B. Hryntchenko. Un génie: Mykhaïlo Kotsiubinsky (1864—1913).*

---

Un programme pareil ne pouvait qu'effrayer les chauvins polonais de Galicie habitués à traiter ce pays en pays conquis, et les Ruthènes en race de paysans (la race de Cham, comme ils s'expriment) spécialement désignés par la Providence pour servir et non pour dominer. La renaissance ukrainienne leur faisait chercher des alliés là où l'on n'aurait jamais pu le croire, parmi leurs pires ennemis, les nationalistes russes. Mais ce mouvement était assez fort pour tenir tête aux uns comme aux autres. Dans son éclosion large et robuste il devait résister à tout et prouver sous le régime Bobrinsky que c'était lui qui devait être le plus fort.

Nous voyons en Galicie des poètes et des écrivains remarquables comme Mme *Kobylanska*, dont le talent approche le plus de celui des écrivains modernistes de ces derniers temps ; *Bohdan Lepky*, poète élégiaque de grande valeur ; Mme *Janovska*, Mme *Nathalie Kobrynska*, le nouvelliste plein d'humour *Makovej*, *Wasyl Chtchourat*, *Wasyl Stefanyk*, *Les Martovytch*. En Ukraine russe, c'est le charmant nouvelliste *Modeste Levitsky*, le poète tout autant des rêves et des idylles, que des colères populaires : *Dmytro Markovytch*,

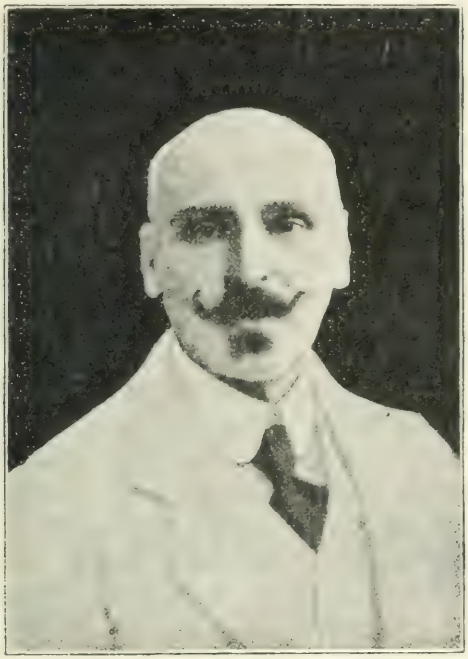
*Mykola Tcherniawsky, S. Tcherkassenko, Mykola Vorony, Hryts Tchouprynka, A. Krymsky*, poète et savant connu ; *Pavlo Grabovski, Wolodymyr Samiilenko*, poète lyrique d'un caractère classique ; enfin le grand organisateur, vulgarisateur et patriote, *Borys Hryntchenko* (mort en 1910).

La littérature ukrainienne contemporaine compte des forces de premier ordre. Les dernières années du siècle passé et les premières du nôtre, ont vu apparaître les œuvres exquises du nouvelliste de génie *Mikhaïlo Kotsiubinsky*, les chants admirables et virils de *Lesia Ukraïnka*, les poésies lyriques de *Mme Altchevska* et *d'Oles*, l'œuvre puissante du romancier *V. Vinnitchenko*, les travaux historiques du professeur *Hrouchevski* et les œuvres d'autres savants, groupés autour des sociétés de sciences de Kiev et de Lemberg, de publicistes remarquables, écrivant dans plus de cent périodiques et revues paraissant en Ukraine russe et autrichienne (Galicie) ou en Amérique.

---

*Mykhaïlo Kotsiubinsky* (1864—1913) que nous avons nommé en premier lieu, est un écrivain de tout premier ordre, approchant Tolstoï par l'acuité de son analyse psychique, le surpassant ainsi que les écrivains russes ou polonais dans ses tableaux de la nature, que seul Tourguenieff peut égaler, mais qui gar-

dent un caractère très original. Dans son « Intermezzo » il nous dépeint les champs immenses sous le ciel cristallin de l'Ukraine avec une ampleur et une poésie que n'égale que l'émo-



M. Kotsiubinsky. (1864—1913.)

tion provoquée par le récit du malheureux paysan avec lequel l'auteur cause.

Après une description idyllique d'un paysage enchanteur de l'Ukraine, suivent ces lignes :

Nous nous rencontrâmes sur un pré en restant un moment en silence, moi et l'homme : c'était un simple paysan. Je ne sais pas comment je lui parlai, mais je vis tout-à-coup à travers lui un amas de toits de chaume noircis, des filles dans une nuée de poussière rentrant du travail chez l'étranger, sales, pas jolies, les seins pendants et les nuques décharnées... des femmes pâles, dans des jupons déchirés, noirs, penchées comme des ombres sur le chanvre ; des enfants chétifs mêlés à des chiens faméliques... Tout ce que je regardais et ce que je semblais ne pas voir. Il était pour moi comme le bâton d'un chef d'orchestre qui évoque tout d'un coup, dans le silence, tout en ensemble de sons.

Je ne fuyais pas. Au contraire, nous commençâmes même à causer, comme d'anciennes connaissances. Il me parlait de choses pleines de terreur pour moi, si simplement et si tranquillement, comme l'alouette dit sa chanson dans les champs, je restais et j'écoutais et quelque chose tremblait en moi.

Ah oui, douleur humaine, tu me saisis ! Je ne fuis pas ? Les cordes affaiblies de mon âme se sont raidies, la douleur des autres peut jouer sur elles.

Parle, parle...

Que dire ? De cette mer de verdure il ne possède qu'une goutte. Celui-là est encore heureux auquel la fièvre est venue étouffer

les enfants. Dieu est bon quelquefois... et lui a cinq bouches à nourrir, comme des moulins il faut leur jeter quelque chose en pâture.

«La fièvre n'a pas pris, je ne sais pourquoi, ces cinq enfants qui ont faim.»

Parle, parle...

Les paysans ont voulu prendre la terre et voilà maintenant les uns la mordent, humide, les autres agonisent en Sibérie... Passe encore pour lui : il a pourri un an en prison et maintenant le stanovoï (chef de la police) le bat une fois par semaine.

«Une fois par semaine on soufflette un homme.»

Parle, parle...

Quand vient le dimanche, les paysans vont à l'église et lui va se «présenter» chez le stanovoï. Mais ce n'est qu'un moindre outrage en comparaison de ce qu'il a à souffrir des siens. Tu as peur de dire un mot. Celui qui a été ton ami et ton compagnon te vend peut-être aujourd'hui en cachette. Tu t'arraches un mot, comme un morceau de ton cœur et lui, il le jettera aux chiens.

«Ton plus proche est prêt à te vendre.»

Parle, parle...

Tu es parmi les hommes comme parmi les loups. Sois prudent. Partout les oreilles sont tendues, les mains aussi. Le pauvre vole la

chemise du malheureux, le voisin celle de son voisin, le père celle de son fils.

«Parmi les hommes, c'est comme parmi les loups.»

Parle, parle...

Les hommes sont mangés par l'avarie, la misère, l'eau-de-vie et s'entredévorent dans les ténèbrent. Comment le soleil nous éclaire-t-il et ne s'éteint-il pas? Comment pouvons-nous vivre?

Parle, parle... Allume de ta colère la coupole céleste. Couvre-la des nuées de ta douleur, que l'éclair et le tonnerre viennent rafraîchir le ciel et la terre. Eteins le soleil et allumes-en un autre au ciel. Parle, parle... («Intermezzo».)

Les Fata Morgana sont des scènes tragiques et angoissantes de la révolution de 1905, les Ombres d'ancêtres disparus, des tableaux de la vie du peuple des Carpathes; avec toute une série de nouvelles, il nous donne des peintures incomparables de son pays et de Capri.

Maître d'une langue admirable, profond connaisseur de l'état psychologique de son peuple, Kotsiubinsky est surtout un grand artiste. Profondément européen, il s'imprègne de la littérature moderne des Scandinaves et des Belges, des Ibsen, Knut Hamsun, Mäterlinck et Rodenbach. Forcé de travailler pour les siens depuis son enfance (sa mère devint aveugle et son père perdit sa place au moment où

Kotsiubinsky n'était qu'un adolescent) persécuté déjà à dix-sept ans pour ses convictions politiques, il ne les a jamais reniées durant toute sa vie si courte et si dure. Délicat, aimable et pondéré, c'était un vrai charmeur. Ami de Maxime Gorki dont il partagea l'exil à Capri il devait être salué sur sa tombe par le grand écrivain russe. Ses funérailles à Tchernigoff furent un deuil national et donnèrent lieu à des manifestations émouvantes. Aucun discours ne fut prononcé, car la police les avait défendus ; les chantres de l'Eglise ayant aussi reçu l'ordre de se taire, ce furent les assistants extrêmement nombreux qui entonnèrent les chants liturgiques.

Son œuvre reste l'une des plus parfaites de la littérature ukrainienne.

# XV.

*Lesia Oukraïnka (Larissa Keitka) 1872—1913. — Krystia Altcherska. — O. Oles.*

---

## Lesia Oukraïnka (1872—1913).

Larissa Kvitka, née Kossatch, fille du général et de Mme Olga Kossatch, l'ardente patriote et la publiciste remarquable dont nous avons déjà parlé, avait hérité des talents et du patriotisme de sa mère et de son oncle maternel Michel Drahomanov. Elle est connue sous le pseudonyme de Lesia Oukraïnka.

C'est un des plus grands poètes de l'Ukraine. D'une personnalité très forte elle ne peut être comparée ni à Chevtchenko ni à Franko. Extrêmement fine et sensible, raffinée même, elle nous rend les sentiments de son âme rêveuse et mélancolique avec un charme tout féminin. Tout autre dans ses grandes œuvres patriotique, poète à l'âme virile d'une noblesse de forme et d'une puissance remarquable, elle émeut et soutient les cœurs de ses compatriotes. Ses deux recueils de poésies renferment tour à tour des perles exquises d'émotion et de forme (son admirable «Sainte nuit»), ou d'ardentes invocations : «Contra spem spero», «A mes compagnons», «Le poète», des allégories bibliques «Sur les ruines de Babylone», où elle pleure sa patrie opprimée et l'esclavage de son peuple. Elle nous donne aussi des tableaux grandioses de l'Egypte où, condamnée

par les médecins, elle passa les dernières années de sa vie.

Très cultivée, forcée par sa santé de vivre presque toujours à l'étranger, elle est assez éloignée de ce patriotisme ethnographique et un peu banal que nous voyons souvent dans la poésie ukrainienne. Son patriotisme n'en

Larissa Kvitka (Lesia Oukraïnka) 1872—1913.

est que plus fort et plus sincère. Elle n'oublie pas la délicieuse forme populaire si chère à Chevtchenko cependant, mais elle la quitte quand il le faut pour une forme aussi puissante et toute individuelle.

« Oui, nous sommes esclaves,
Il n'en est pas de plus malheureux.

Plus heureux sont les parias et les fellahs
Car leurs idées et leur âme sont assoupies
Chez nous le feu des Titans n'est pas éteint encore.
Paralytiques aux yeux flamboyants
Nous avons l'âme grande et les forces faibles.
Enchaînés nous nous sentons des ailes d'aigles.
Nous n'avons même pas notre propre maison
Tout appartient à nos geôliers.
Ce n'est pas à nous, esclaves dépouillés
De dire fièrement : ma maison est mon temple ! »

Mais elle trouve aussi des accents pleins d'espoir et d'énergie :

« Oui ! Je vais rire à travers les larmes
Chanter à travers le malheur,
Et espérer sans espoir
Je veux vivre ! A bas les rêves tristes. »

Lesia n'a pas vécu jusqu'aux jours du glorieux éveil national que nous voyons. Elle l'a certainement préparé. De tous les poètes de l'Ukraine c'est un des plus admirables et des plus dignes d'être connus à l'étranger.

Son émule Khrystia Altchevska nous enchante par ses poésies lyriques, d'une pureté de forme et de langue extraordinaire. Le même éloge peut être adressé aux poésies de O. Oles (pseudonyme) que nous pouvons, par la puissance et la virilité de son talent, envisager comme le continuateur de Lesia. Poète lyrique de premier ordre comme Mme Altchevska, il est le barde de la révolution de 1905. Il y voit déjà le triomphe.

« Qu'elle est belle, la patrie ressuscitée !
Il y a un an on y pleurait encore
Les saintes ruines se taisaient sous les cendres,
Et triste, le glas funèbre se faisait entendre.

Une force folle est venue soudain
Comme une tempête saisir tous les êtres vivants.
Regarde, nous brandissons nos drapeaux dans nos mains.
Les pays des esclaves chante l'hymne des victoires.

Ainsi dort l'aigle et soudain il entr'ouvre les yeux
Aperçoit la lumière et l'espace bleu
Et s'élève léger et va clamer dans le ciel
Le vol libre des aigles dans le matin doré. »

# XVI.

*Mykhaïlo Hrouchevsky. — Wolodymir Vinnytchenko.*

## Mykhaïlo Hrouchevsky.

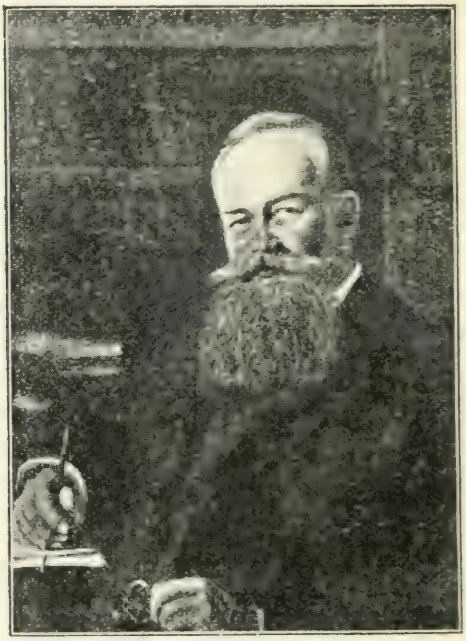
Nous ne tâcherons pas de dépeindre en entier ici le rôle politique de ce grand patriote, organisateur et homme d'Etat, auquel l'Ukraine doit certainement le triomphe actuel de son essor national. C'est de l'historien, du savant et du penseur que nous parlerons.

Né en 1866 à Kholm, élève préféré d'Antonovitch à l'Université de Kiev, professeur d'histoire de l'Ukraine à l'Université de Lemberg en 1894, il y réorganise la société des sciences, fondée en 1873 par des Ukrainiens de Russie (O. Konissky, comtesse Miloradovitch, D. Piltchikov et d'autres) qu'il élève à la hauteur d'une académie, ainsi que la Société des Sciences de Kiev, fondée par lui en 1906. Président de ces deux sociétés, vrais foyers de lumière et de patriotisme, il groupe autour de lui toutes les forces scientifiques et intellectuels de son pays, tant en Russie qu'en Galicie.

Il est persécuté comme cela est bien concevable. Mal vu des chauvins polonais qui gouvernent la Galicie comme des nationalistes russes qui règnent à Kiev, il est arrêté et exilé pendant la guerre à Simbirsk puis à Kazan.

Hrouchevsky est le plus grand historien de l'Ukraine. Son œuvre monumentale de l'histoire de l'Ukraine dont sept volumes ont déjà paru et qu'il a amené à la révolte des Cosa-

ques (jusqu'en 1625) est l'œuvre la plus accomplie, la plus étudiée et travaillée dans ses détails comme la plus large dans ses aperçus et la manière de traiter le sujet, que possède la science en Ukraine et non seulement peut-



Prof. Mykhaïlo Hrouchevsky.

être en Ukraine. Ni Kostomaroff, ni Antonowitch, ses prédécesseurs, ne peuvent lui être comparés. Sans partager certaines de ses opinions nous devons rendre hommage à l'érudition dans les détails comme à la

beauté de l'ensemble de cette œuvre capitale. Il faut ajouter une langue admirable, claire et pure, que rarement on a su manier dans une œuvre scientifique avec plus de perfection.

Cette langue ukrainienne si belle, adaptée ainsi par lui si heureusement à la science, il l'emploie aussi comme publiciste dans toute une série d'œuvres polémiques ou littéraires de premier ordre, qu'il fait paraître pour la plupart dans son «Messager des sciences et de la littérature», comme il fait paraître ses Monographies historiques dans les Mémoires des Sociétés des Sciences de Lemberg et de Kiev, fondés et dirigés par lui et qui réunissent toutes les forces intellectuelles de l'Ukraine.

Parmi les historiens ukrainiens, nous devons mentionner M. Oreste Levitsky, auteur de monographies remarquables, le père Kripakievitch et Bohdan Buchynsky, auteurs de travaux très documentés sur l'état de l'Eglise en Ukraine, M. Bohdan Barvinsky, M. W. Lypinsky, spécialement adonné à l'histoire des relations polono-ruthènes et qui a déjà fait paraître quelques volumes du plus grand intérêt et d'une grande érudition. D. Danilevytch, M. Vasylenko, M. Studnyk, M. Stasiuk, Modzalevsky (héraldiste), Evarnicky (archéologue), Jarochevytch, Kamanin, etc.

Parmi les auteurs d'études scientifiques sur la littérature et la philologie, nous avons après *K. Mikhaltchouk,* mort en 1914, un con-

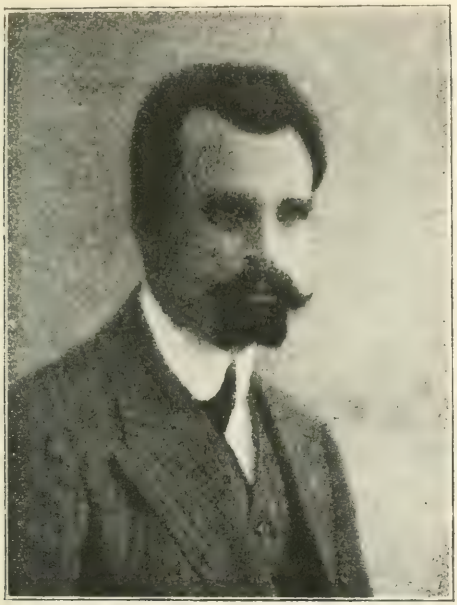
temporain d'Antonovitch et de Drahomanov, *Serge Effremoff*, *Potebnia*, *O. Hrouchevsky*, l'académicien *V. Peretz*, *E. Tymtchenko*, *Ivan Ohienko*, *Ivan Stechenko*, *Maslov*, *Kamann*, le prof. *K. Studynsky*, *T. Suchtchytsky*, *O. Hrousinsky*, *Nevirov*, *Rosov*, *O. Trebine*, *Dobrovolsky*, etc., dont malheureusement nous ne sommes pas maintenant dans la possibilité de donner, comme de beaucoup d'autres savants et historiens, de suffisantes biographies ni de notices sur leurs œuvres.

Parmi les écrivains politiques, sans compter beaucoup de ceux que nous venons de mentionner, nous devons ajouter *M. Lozynski*, *Dmytro Donzov*, *L. Rybalka* (pseudonyme), *V. Temnycky* et d'autres.

Parmi les plus jeunes écrivains de l'heure actuelle nous voyons se dessiner un talent puissant entre tous, que les Russes connaissent surtout comme dramaturge, qui s'affirme selon nous comme romancier de premier ordre et que nous voyons débuter aussi comme écrivain politique très intéressant.

*V. Vinnitchenko* ne cherche pas à idéaliser ses héros et en cela il se rapproche de l'école russe et rappelle Gorki. Mais c'est un maître de l'analyse psychique. Ses types, plutôt communs ou médiocres, sont vivants ; ses romans, auxquels on reproche un érotisme — que nous voyons d'ailleurs dans les fortes œuvres de Romain Rolland, comme dans celles de d'An-

nunzio — sont des chefs-d'œuvre d'observation. Ses «Gueux» (Holota) sont un tableau triste et puissant de la vie du prolétariat agraire ; son dernier roman «Je veux», est un tableau d'une observation admirable de la vie



V. Vinnitchenko.

des intellectuels ukrainiens et, en même temps, l'analyse d'un sentiment puissant actuellement en Ukraine : le réveil du sentiment national dans l'âme d'un intellectuel russifié, la renaissance du dogme de la Patrie dans l'âme d'un indifférent.

# TABLE DE MATIÈRES.

I

La Ruthénie. — Kiev, centre de culture (du IXe au XIIIe siècle). — Influences étrangères. La langue officielle est d'origine bulgare. Ses monuments: Evangiles, chroniques historiques, légendes, apocryphes, romans, poème épique (la campagne d'Igor). — Les chants historiques remontant à la même époque sont la source de la poésie nationale ukrainienne. . . . . **Pag. 5—12**

II

L'invasion tartare. — Elle repousse l'Ukraine vers l'Europe et Moscou vers l'Asie. — La culture ruthène triomphe en Lithuanie (1340—1696). — Premier livre ruthène imprimé (1496). Les ducs d'Ostrog. — Délaissée par ses grands au XVIIe siècle, la culture ruthène trouve des défenseurs dans le clergé, les confréries et les cosaques. — Polémistes religieux. — Le moine patriote Ivan Wyschensky. . . . . **Pag. 13—21**

III

Intermèdes. — Les débuts du théâtre ukrainien (1619). — Mémoires et chroniques. Celles du «Témoin», de Hrebinka, de Velytchko. — Les «Doumys». . . **Pag. 23—33**

IV

La perte de l'autonomie de l'Ukraine. — La russification. — Protestations: L'histoire des Russiens ou de la Petite-Russie. Grégoire Poletyka. Wassyl Kapnist. — Skovoroda. . . . . **Pag. 35—42**

V

La culture ruthène subjuguée par la civilisation polonaise. Son abaissement. — Vers le réveil national. —

L'école ukrainienne polonaise: Padoura, Bohdan, Zaleski etc. — L'école ukrainienne russe: Gogol, Ryleef etc.
Ivan Kotlarevsky (1769—1898) et la renaissance de la littérature ukrainienne. . . . . **Pag. 43—53**

VI

L'école de Kotlarevsky. — La presse. — Le premier fabuliste: P. Artemovsky-Houlak. — Le père du roman ukrainien: Hrehory Kvitka. . . . . **Pag. 55—63**

VII

Taras Chevtchenko (1814—1861). — Le génie de l'Ukraine et son plus grand poète. — Le plus populaire des poètes slaves. — Sa vie. — Son oeuvre. — Le martyr et l'apôtre. . . . . **Pag. 65—79**

VIII

Amis et disciples de Chevtchenko. — L'historien N. Kostomaroff. — P. Koulich. — Marie Markovitch (Marko Wowtchok) auteur de «Maroussia». **Pag. 81—87**

IX

Roudansky, Svidnitsky, Storojenko, etc. — Les «années soixante». Libéralisme et réaction. — L'ukase de Valouieff: «La littérature ukrainienne n'a jamais existé, n'existe pas et n'existera jamais». 1863. . **Pag. 89—95**

X

La Galicie. — Elle succombe sous la polonisation. — Obscurantisme et russophilisme. — Son réveil est tardif et ne vient qu'à la suite de celui de l'Ukraine russe. — Osyp Fedkovitsch. . . . . **Pag. 97—103**

XI

La lutte. — Nouvelles représailles. — Interdiction d'imprimer (1876). L'historien v. Antonovitch. — M. Drahomanov, l'homme politique, le savant, le publiciste. **Pag. 105—112**

XII

Ivan Levitsky. — Panas Mirny. — M. Starytsky. — Le théâtre ukrainien. — Ses défauts, son charme, sa force de propagande. — Kropyvnitsky. — Tobilevitch. Les femmes dans la littérature ukrainienne: Mmes O. Kossatch, O. Effimenko et S. Roussoff. . **Pag. 113—119**

XIII

Ivan Franko (1856—1916). Le plus grand poète de la Galicie. — Le lettré, le savant, le penseur. Son rôle politique, sa haute culture. — L'apôtre enthousiaste des revendications nationales. . . . . **Pag. 121—129**

XIV

Poètes et publicistes: B. Lepky, M. Kobylanska, Stefanyk, O. Makovej, W. Stchourat, M. Levitsky, M. Tcherniavsky, Tcherkassenko, M. Vorony, H. Tchouprinka, V. Samilenko. Le grand organisateur B. Hryntchenko. Un génie: Mykhaïlo Kotsiubinsky (1864—1913). **Pag. 131—139**

XV

Lesia Oukraïnka (Larissa Kvitka) 1872—1913. — Krystia Altchevska. — O. Oles. . . . . **Pag. 141—146**

XVI

Mykhaïlo Hrouchevsky. — Wolodymir Vinnytchenko. . . . . **Pag. 147—153**

---

689962

LU.H
T994ky

Tyszkiewicz, Michał, hrabia
La litterature ukrainienne.

NAME OF BORROWER

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED